

JOURNAL  
HELVETIQUE  
OU  
RECUEIL  
DE  
PIECES FUGITIVES  
DE LITERATURE

CHOISIE;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

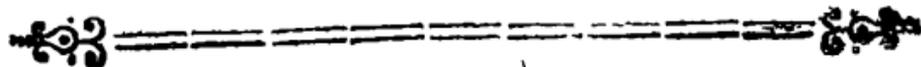
DEDIÉ AU ROI.

FEVRIER 1769.



NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M DCC LIX.

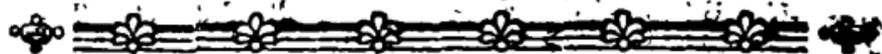




# JOURNAL

## HELVETIQUE,

FEVRIER 1759.



### REFLEXIONS.

Sur ces paroles de GENÈS. I. 31.

*Et Dieu vit tout ce qu'il avoit fait ; Et voilà  
il étoit très bon.*

**J**E ne puis assez marquer ici mon étonnement de moi même, qu'ayant lû cent fois le premier Chapitre de la *Genèse*, je n'aie jamais réfléchi sur une parole qui tout récemment vient de m'y fraper beaucoup. Je prie tout ce qu'il y a d'Esprits déprévenus, & sincèrement à mateurs de la Vérité, car

ces deux aimables qualités doivent toujours être réunies, je les prie de me permettre de leur exposer ici fraternellement le sujet de mon étonnement, soit pour leur donner lieu de m'instruire & de me redresser; soit pour leur faire part de mes petites Réflexions, dont ils ne pourront que me faire quelque gré, au cas qu'ils les trouvent fondées. Voici ce que c'est.

*Moïse*, dans son récit de la Création, ne manque jamais, après l'Ouvrage de chaque jour, de dire, que Dieu, l'ayant considéré, le trouva *bon*. C'est ce qu'il répète de même, après avoir narré l'Ouvrage du sixième jour, que Dieu termina par la création de l'Homme; avec cette différence assez remarquable, qu'ici *Moïse* ne se contente pas de dire, come dans les autres jours, que Dieu trouva *bon* ce qu'il venoit de faire, ce sixième jour, mais qu'il dit, que Dieu ayant considéré tout ce qu'il avoit fait, le trouva *tres bon*; soit que ce plus grand degré d'approbation & de satisfaction porte sur tout l'ensemble de l'Ouvrage des six jours, soit qu'il regarde singulièrement l'Homme, créé le dernier, & réputé communément son Chédœuvre.

Avant que d'exposer ma Difficulté, je dois dire, que je n'ignore pas qu'il y a des gens  
qui

qui estiment, que ce n'est point borner ni resserrer, la Toute science de Dieu, & sa prévision de l'avenir, que de croire qu'il ne prévoit pas, ni ne sauroit même absolument prévoir ce qu'on appelle dans l'Ecole les *Futurs contingens*, c'est à dire, pour parler plus populairement, les Evenemens qui, dépendant de la détermination d'Agens libres, ne sont que possibles; de même que ce n'est pas, disent-ils, borner la Toute puissance de Dieu, que de dire, qu'il ne sauroit faire qu'un même Corps soit en même tems triangulaire & carré &c. Mais come chacun fait que ceux qui sont dans cette idée, & qui y sont de bonne foi, & sans que cela diminue en eux leur respect pour l'Etre souverainement adorable, ne sont pas à beaucoup près le grand nombre, l'on ne me trouvera sans doute point étrange, si je dis ici que je ne suis pas de leur avis, & que je crois, avec la plupart des Philosophes & des Théologiens, que le Créateur, à la vue d'Adam, sa Créature, a connu & prévu, avec certitude, non seulement toutes les déterminations de ce premier Homme, mais aussi toutes celles de toute la Postérité, celles de tous les Hommes qui devoient naître de lui & dont il étoit la tige. Sur ce pié là, voici donc ma difficulté.

En voyant & en considérant *Adam*, me dis-je, Dieu n'avoit pas moins présent à son Entendement immense & qui nous absorbe, sa désobéissance & sa chute prochaines : Dieu ne prévoit pas moins le mauvais caractère de *Cain* son premier né, ni son fratricide : Il ne prévoit pas moins la corruption & l'impiété de toute la Race de *Cain*, qui infecteroit même celle de *Seth*, au point que la Terre, deviendroit le séjour de toutes sortes de débordemens & de crimes, & qu'il la jugeroit digne, elle & tous les Habitans, d'un Déluge universel, à l'exception de huit personnes seulement, qui faisoient toute la Famille de *Noé* : Dieu n'ignore point non plus les horreurs où se porteroient, après le Déluge, les Habitans de *Sodome* & les *Cananéens*, les *Achab*, les *Jésabel*, les *Caligula*, les *Néron*, les *Héliogabale*, &c. &c. &c. non plus que tous les défordres & les crimes, qui, dans tous les Siècles, & chez toutes les Nations, sans en excepter même les Chrétiens, ont fait & font le train de vie de la multitude ; ce qui fait dire à Nôtre Seigneur, que *la porte large & le chemin spacieux, qui mène à la perdition, est celui où marchent le grand nombre ; & qu'il n'y a que peu de gens qui marchent par le sentier étroit qui mène à la vie* : Sur tout Dieu

Dieu n'ignoroit pas, que ce seroit de ce même *Adam* que naistroient un jour les *Caïse*, & toute cette Race maudite, qui en sont venus jusqu'à être les barbares Meurtriers de son propre Fils.

Cela étant, coment donc est il possible, me suis je dit à moi même, que Dieu si infiniment sage, pur, saint, & qui a tant en horreur le mal, ait marqué tant de complaisance à la vue d'*Adam*, d'où devoient naître toutes ces horreurs? Coment a-t-il pû regarder come *bonne*, & *très bonne*, une telle Créature?

Et que ceux dont j'ai parlé ci dessus, ces gens qui croient que Dieu ne sauroit prévoir les *Futurs contingens*, ne s'aplaudissent point ici, come si mon Objection ne les touchoit point: Elle les touche à peu près également; puis que quand même Dieu n'auroit pas prévu tous ces affreux développemens du premier Home, ils ne sauroient disconvenir qu'il n'en ait au moins prévu la possibilité. Et sur ce pié là, je le répète encore, coment a-t-il pû voir come *bon*, & même *très bon* un tel Ouvrage?

Mais s'écrieront sans doute ici quelque Zélés; Y penses-tu, Téméraire? En t'éri-geant ainsi en Censeur & en Acusateur, nous ne dirons pas, de *Moïse*, mais de *Dieu lui*

*même*, toi même ne recherches tu pas sur toutes les horreurs que tu viens de détailler ?

Un peu de patience, je vous prie : Vos glameurs seroient sans doute des plus fondées, si je m'en tenois à proposer ainsi publiquement ma Difficulté, sans en donner aucune solution. En ce cas, il n'est qualification atroce que je ne m'érîtasse ; & moi même je me regarderois assurément come un objet d'horreur. La voici donc ma solution, & je vous supplie de vouloir bien l'écouter avec tranquillité, de la peser, & de ne pas la rejeter prévotablement, sous ombre de quelque oposition où elle pourroit être avec de ma heureux & invéterés préjugés.

Toute cette si grave Difficulté s'évanouira dans l'instant, dès que nous nous dirons, que Dieu, en considerant *Adam*, & en sa persone toute sa Postérité, & en le jugeant un *bon* & *très bon* Ouvrage, n'en jugea pas ainsi par son développement sur cette Terra, & pendant la courte durée de ce Monde passager, mais qu'il porta ses vûes sur toute l'Éternité. Jugeons en donc de même : Ne faisons pas come des Enfants, qui jugeroient précipitamment d'une Pièce Dramatique, par la première Scène, d'ordinaire si contraite en aparence à son dénouement. Disons nous, & disons nous avec une foi ferme,

que

que l'adorable Créateur des Hommes, en voyant en la personne d'*Adam* tout le tragique développement de sa Postérité, n'a pas vu avec moins d'évidence l'heureux éfet des divers creufets de purification par où il la feroit passer au sortir de cette vie, pour la purifier de sa crasse & de son ordure; qu'il s'est senti assez puissant & assez habile, pour triompher enfin de tout mal dans les Hommes, pour tirer même la Lumière de leurs Ténèbres, pour convertir leur Mal en Bien, & pour les rendre ainsi tout autant de rétentifsans Hérauts de sa Sageffe, de sa Puiffance, de sa Bonté, de sa Patience, & de ses Miséricordes infinies. Alors, rétablis dans l'Ordre, & nageant dans la Félicité qui en est inféparable, & pour laquelle nous avons tous été créés, soit en nous considérant chacun de nous en particulier, soit en considérant toute la Race d'*Adam*, universellement & fans nulle exception, nous ferons tout autant d'heureux Echos qui se plairont à répéter en toute éternité la parole de Dieu, prononcée sur *Adam*, nouvellement créé: *Tout ce que Dieu a fait, dirons nous, est très bon.*

Si quelcun fait quelque meilleure solution à la Difficulté proposée, je le supplie de m'en faire part, & à tout le Public avec moi.

*Si quid novisti rectius istis,*

*Candidus imperti; si non, bis utere mecum.*

HORAT. Epist. 6. Lib. 1.



## L E T T R E

*Aux EDITEURS sur quelques Particularités  
concernant GENEVE & quelques uns de ses  
grands Hommes.*

**P**Lusieurs Persones, qui lisent avec attention votre Journal, & qui le trouvent digne de son succès, ont été surprises, qu'on n'ait point parlé des deux bons Sermons, qui furent prononcés à Genève le 5. Décembre 1756. Jour de l'ouverture du Temple de St. Pierre, qui avoit été fermé, depuis le 25. Janvier 1749. à cause de l'ouvrage nécessaire de ses Réparations.

Come ces Sermons sont curieux & intéressans pour mes Concitoyens, je me propose d'en donner une légère idée, me renfermant dans ce qu'il y a d'historique, quoi que le moral soit très digne de deux Prédicateurs Evangeliques, qui par leurs Talens, leurs Lumières, & leurs Vertus, font honneur à leur Vocation & à leur Patrie.

Le premier de ces Discours a été fait & prononcé par M. *Ami DE LA RIVE*, Pasteur  
&

& Professeur en Philosophie; Auteur d'une excellente *Logique Latine*, imprimée à Genève, & d'une Famille ancienne & distinguée, dans la République.

Il prit pour Texte, ces Paroles, tirées du Pseaume VI. V. 4. *Entrés dans ses Portes avec actions de graces, & dans ses Parvis avec louange. Célébrés l'Eternel; Bénisses son Nom.*

Le Prédicateur, après avoir dit un mot de la nécessité du Culte public, qui, en réunissant tous les Fidèles, les confirme dans la profession & dans la créance des mêmes vérités; nous dit ensuite, que quoi que le Service Divin eût été interrompu quelques Années, dans notre Eglise Cathédrale, il s'étoit toujours fait avec décence, & qu'il ne nous avoit pas manqué de Temples. Cependant nos desirs n'étoient pas moins grands de voir ouvrir celui de *St. Pierre*: Il nous sembloit qu'il manquoit un Chandelier au Tabernacle. Enfin cet heureux jour étant arrivé, toute l'Eglise se félicitoit, & bénissoit Dieu, *d'entrer dans ses Portes avec actions de graces, & dans ses Parvis avec louange.*

L'Orateur fait ensuite une courte histoire de la Fondation du Temple de S T.  
PIER-

PIERRE (\*, ) qui fait un des Ornemens de Genève, & qui est d'une haute Antiquité, puis qu'il fut bâti dans le tems que nôtre Ville étoit Païenne, & qu'il fut consacré au Culte du Soleil ou d'APOLLON. Il reste encore des Monumens anciens, qui le prouvent. Mais ce Temple éprouva le sort de toutes les choses humaines; il fut ébranlé par des Tremblemens de Terre, miné par le Tems, & brulé par des Incendies, ou par l'Enemi. Il fut ensuite rebâti au IVme. Siècle, & consacré au Dieu vivant & vrai & à J. CHRIST. On prétend que PARACOLLE Evêque de *Vienne*, envoya des Prédicateurs à Genève, qui convertirent cette Ville au Christianisme. Elle passa ensuite, sous la Domination des Rois de *Bourgogne*, & l'on croit que SIGISMOND, fils de GONDEBAUD, qui

(\* ) On trouve dans le *Journal Helvétique* plusieurs Morceaux sur l'origine & la fondation du Temple de ST. PIERRE, Eglise Cathédrale de Genève. On doit ces Morceaux historiques à Mr, BAULACRE, Ministre & Bibliothécaire; Homme Savant, & qui a beaucoup d'Esprit. Il a donné dans le même Journal & ailleurs, d'excellentes Pièces en tout genre: Il seroit à désirer, que son grand âge lui eût permis de continuer. On peut dire qu'il a fourni dignement sa Carrière.

qui règnoit au sixième Siècle , rebatit , répara l'Eglise de ST. PIERRE , qui avoit essuyé divers accidens. La Dédicace de ce Temple (\*) fut faite par AVITUS , Evêque de *Vienna* , qui étoit alors la Métropole de l'Eglise de *Genève*. Il nous reste encore un Fragment de l'Homélie qu'il prononça dans cette occasion. Ce fut alors que nôtre Cathédrale fut apellée du nom de ST. PIERRE , & consacrée à cet Apôtre , car on fait que SIGISMOND l'avoit pris pour son Patron. Ce Batiment du sixième Siècle subsista jusqu'à la fin du dixième. Soit qu'il fut caduc , ou trop petit ou d'une Architecture , qui ne plaisoit plus dans ce tems , on le démolit , pour en rebatir un plus grand , & dans un goût gothique , qui avoit pris la place de la belle Architecture *Grêque & Romaine*.

Ce qu'il y a d'étonnant , c'est qu'on ne fait pas au juste , qui fut le Fondateur de ce nouveau Temple ; il y a fort apparence qu'il fut fait

---

(\*) Ce ne fut que dans le IVme. Siècle , où l'Empereur CONSTANTIN fit un Edt pour le rétablissement des Eglises des Chrétiens , que l'on commença à faire usage des Dedicaces , qui se bornoient à la Consécration des Temples à Dieu , le Chant des Hymnes sacres , les Sermons & les Prières. Dans la suite on y joignit bien des Cérémonies profanes & puérides.

fait à deux ou trois reprises ; que **CONRARD le Pacifique** en fit construire la partie supérieure, qui est la plus élégante & la plus solide ; que **RODOLPHE III.** surnommé le *Faineant* fit continuer l'Edifice, d'une Architecture moins forte & moins bien exécutée, & que l'Empereur **CONRARD** dit le *Salique*, qui y fut couronné Roi de *Bourgogne* l'an 1034. y fit mettre la dernière main. Il a subsisté 700. ans.

Je m'arrête ici, n'ayant pas dessein de suivre le Prédicateur dans ce que lui inspira son zèle pour la Religion, & pour sa Patrie. Les vœux qu'il fait pour elle, & ses Exhortations sont dignes de son Eloquence, d'un Ministre éclairé de l'Evangile, & d'un bon Citoyen. Mr. le Professeur **DE LA RIVE** paroît avoir bien étudié l'Histoire de *Genève*, dont l'Antiquité se perd dans la nuit des Temps, & dont la conservation, au milieu de tant de périls auxquels elle a été exposée, tient presque du Miracle, & manifeste une Providence, qui a veillé particulièrement sur elle. Il a apaisé les Vents qui menaçoient notre Nacelle, come il arrête l'impétuosité des Flots de la Mer.

Le Sermon de Mr. le Pasteur **SARASIN** ne mérite pas moins d'éloge. Il fut prononcé dans le même Temple, avec l'applaudissement  
géné-

général de toute l'Assemblée, qui fut nombreuse & respectable. Tous les Magistrats, & les Membres de la Vénérable Compagnie, & de l'Académie y assistèrent en Corps & en Cérémonie, de-même qu'au Sermon de Mr. le Professeur DE LA RIVE. Le Texte que prit Mr. le Pasteur SARASIN fut celui ci.

*Vous êtes sanctifiés à l'Eternel. Ces Vaisseaux & ces Utenciles sont sanctifiés. Cet Or & cet Argent sont une Ofrande volontaire, que vous avez faite à l'Eternel, le Dieu de vos Pères.*

Le choix de ce Texte convenoit parfaitement au sujet; & aux circonstances. Tous les Citoyens, Bourgeois & Habitans de Genève, & même plusieurs Etrangers, ont contribué genereusement aux Réparations de ce grand Edifice, qui ont couté plus de Quarante mille Ecus, & les Contributions volontaires ont monté au de-là de cette somme. Le surplus a été employé à l'achat des Orgues, & à leur entretien. Placées au fond du Temple, elles font une belle décoration, & accompagnent fort bien le Chant des Pseaumes. On peut dire que jamais nôtre Ville n'a été plus ornée, en meilleur état, & mieux gouvernée. Jamais aussi nôtre Paix & nôtre Bonheur n'ont été plus solidement éta-

établis. Tous les Princes voisins sont nos Alliés, ou nos Amis. La Souveraineté & l'Indépendance de la République sont reconnues de toutes les Puissances de l'Europe. Tandis qu'elle est presque toute en feu, nos Contrées paisibles n'entendent le bruit de la Guerre que de loin. La Concorde & l'Harmonie règnent parmi nous. Les Arts & le Commerce fleurissent & prospèrent. Dieu veuille nous continuer de si grands & de si précieux avantages!

Mr. le Pasteur SARASIN, en faisant les mêmes souhaits, nous apprend ce que nous devons faire pour en mériter l'accomplissement. Des Mœurs simples & pures, la Charité, l'observation des bones Loix, le respect pour le Magistrat, l'amour de la Patrie, & sur tout, celui pour la Religion, & la pratique de ses Saints Préceptes; ce sont les seuls moyens d'atirer sur nous la bénédiction de Dieu, & de l'engager à nous continuer sa Protection. L'Orateur Chrétien appuie sur ces Vérités, avec une force & une énergie dignes d'elles, & d'un Prédicateur Evangelique. Il nous fait sentir, que ce n'est pas assés d'avoir donné, en quelque sorte, à Dieu, d'une Main libérale, de l'Or & de l'Argent pour la réparation de son Temple; si nous lui refusons l'entrée de celui de  
notre

nôtre Cœur ; la seule Ofrande digne de lui, & qui lui soit agréable ; *mon Fils done moi ton Cœur*. Si nous venons ensuite à le profaner, & que nous l'obligions à en sortir ; combien ne sommes nous pas criminels & misérables, & qu'elle ne seroit pas la noirceur de nôtre ingratitude ! Il nous a comblé & come acablé de bienfaits : Nous ne subsistons encore, que parce que sa Main puissante a écarté dedessus nos Têtes l'Orage, qui les menaceoient. Il nous environne encore aujourd'hui de sa protection & de sa gratuité, come d'un Mur d'airain : Il est nôtre Père & nôtre Bienfaiteur ; voudrions nous le forcer à être nôtre Juge, & à nous punir : Serions nous Méchans, parce qu'il est bon ! Dieu est partout ; il remplit les Cieux & la Terre ; tout l'Univers est plein de ses largesses & de sa magnificence. Il n'habite point personnellement dans les Tabernacles faits de la main des Hommes ; mais il est présent, lorsqu'ils le croient éloigné ; il voit leurs Actions ; il entend leurs Vœux ; il sonde les replis de leur Cœur. La nuit lui est come le jour, & les ténèbres come la lumière. Les hommages que lui rendent des Créatures libres & Intelligentes, montent jusques à lui. Ce sont là les grandes Vérités qu'on trouve dans ce beau Sermon.

La Famille de Mr. SARASIN est, ainsi que celle de Mr. DE LA RIVE, très ancienne, & recommandable par les Services quelle a rendu, & qu'elle rend encore à l'Etat & à l'Eglise. On a parlé dans le Journal Helvétique de Mars 1755. P. 255. de Mr. Jean SARASIN, qui étoit Conseiller d'Etat l'an 1605. & qui est Auteur d'un excellent Livre qui a pour titre, le *Citadin de Genève* : On ne fait ce qu'on doit admirer d'avantage dans cet Ouvrage, ou le Zèle Patriotique, qui l'a dicté, ou les Connoissances & le Génie de l'Ecrivain, ou la force & l'énergie de son Stile, comparable à celui du fameux MONTAGNE, duquel il étoit Contemporain. J'étois tenté de donner un petit Extrait de ce Livre, qui est assez rare & peu connu, mais come il roule sur les différens que la République avoit alors avec les Ducs de Savoie, & que ce Procès est aujourd'hui heureusement terminé à la satisfaction des Parties, j'ai crû qu'il ne convenoit pas d'en rapeller le souvenir.

Je suis surpris qu'il ne soit fait aucune mention de Mr. Jean SARASIN dans le Dictionnaire de *Moreri*. Ce célèbre Magistrat méritoit bien un Article exprès; on ne sauroit perpétuer avec trop de soin la Mémoire des Auteurs & des Persones, qui ont illustré leur

leur Patrie par leurs Talens , & par leurs Ouvrages , ou qui l'ont soutenue & fait prospérer ; par leurs Services & leurs bons Conseils.

Feu Mr. le Syndic CALANDRINI (\*) dont on vient de voir un petit Eloge dans le Journal Helvétique du Mois dernier , s'est rendu fameux & recommandable par ces deux endroits. J'ai eû l'honneur d'être lié avec lui dès l'Enfance , & mieux je l'ai connu , & plus je l'ai estimé. L'étendue & la profondeur de ses Connoissances ne le rendoit pas moins agréable , dans la Conversation & dans la Société de la Vie. Il avoit tant de facilité pour le travail , & il étoit si Maître de son attention & si capable de la soutenir, sans aucune distraction, que je l'ai vu faire

K 2

des

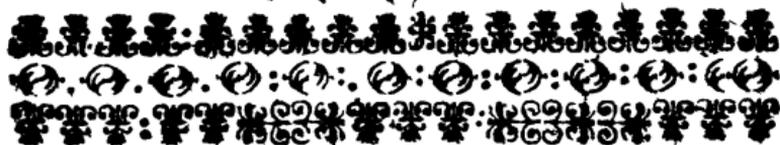
(\*) Mr. CALANDRINI étoit Fils d'un Père , Ministre à Genève , bon Théologien & bon Philosophe. Il fit de grands progrès sous un si bon Maître, qui dès l'enfance , ne lui parloit que Latin de manière que ce te Langue étoit en quelque sorte sa Langue Maternelle. Il aprit ensuite le Grec , l'Hebreu , l'Anglois , l'Espagnol & l'Italien, & cette diversité de Langues lui étoit nécessaire , car il étoit en correspondance avec des Savans de toutes les Nations.

des Calculs de Géométrie, en regardant jouer des Dames, qui étoient à côté de lui, & auxquelles il étoit bien éloigné d'imposer silence. Je le priai en 1740. de faire quelques Notes sur l'Épître à *Emilie*, où Mr. de VOLTAIRE donoit une idée de la Philosophie de NEUTON, qui avoit besoin d'explication. Il fit sur ce sujet un Comentaïre court, mais très clair, qui fut inferé dans un Journal Littéraire, qu'on imprimoit alors à Genève, & qui, étant continué, auroit pû lui faire honneur.

Mr. CALANDRINI fit encore, à la sollicitation de quelques Amis, une Traduction du Poeme Anglois de LEONIDAS, & cette Traduction est fort estimée. Il savoit plusieurs Langues, ainsi que plusieurs Sciences; il se multiplioit, pour ainsi dire; il étoit tout ce qu'il vouloit être: J'ai vû de lui des Vers Latins & François, qui auroient pû faire honneur à un Home, qui n'auroit été que Poete. Voilà ses délassemens & ses récréations; il n'en conoissoit point d'autres, ils étoient tous au profit des Arts & des Sciences, & n'étoient jamais aux dépens de ses Devoirs essentiels, dont il conoissoit mieux que Personne l'importance, & dont l'Académie & l'Etat étoient les uniques objets. Malgré la multiplicité de ses occupations,

tions, il fut long-tems Recteur, & fit en cette qualité plusieurs Discours Académiques, qui mériteroient d'être recueillis & imprimés. Quelques uns ont pour sujet la *Botanique*, & on voit qu'il avoit bien étudié la théorie de cette Science, de-même que celle de la *Chimie*, dont il conoissoit les découvertes & les expériences. L'*Anatomie* entroit dans le plan de ses Etudes Philosophiques & il ne l'avoit pas négligée. Mais l'*Astronomie* étoit sa Science favorite, & il conoissoit le Ciel, comé un bon Géographe conoit la Terre: L'*Architecture*, la *Peinture*, la *Musique*, la Science des Médailles, celle de l'*Histoire* & des Antiquités ne lui étoient pas échappées. L'*Art des Fortifications*, & plusieurs autres, qui ne paroissent pas pouvoir se concilier, ou du moins, qui semblent demander une Étude particulière & unique, étoient cependant réunis dans sa Tête, enforte que pour le remplacer, il faudroit plusieurs Savans, & encore ne sai-je s'il seroit facile d'en trouver qui portassent une Science seule au même degré que Mr. CALANDRINI. Convaincu des grandes Vérités de la Religion, il a vécu conformément à ces Principes.

GENEVE.



V E R S

*Sur Mr. CALANDRINI , ancien Syndic de la  
République de Genève , ci devant Profes-  
seur en Philosophie , mort le 30. Décembre  
1758. âgé de 55. Ans (\*).*

**O** Mort ! dont la Faux meurtriére  
 Dans le Sang va plonger tes mains ;  
 Respecte dans leur carrière  
 Les plus célèbres des Humains !  
 Mais quoi , d'un trait homicide ,  
 Dans la fureur qui te guide ,  
 CALANDRIN meurt à nos yeux ;  
 Et la Patrie éplorée  
 Par ses Vertus honorées,  
 Fait en vain pour lui des Vœux.  
 Parmi les Citoyens conserver l'harmonie ,  
 Dans le sein des Beaux-Arts faire fleurir l'Etat ;  
 Ce bon & digne Magistrat  
 A ces nobles objets a consacré sa vie.  
 Il préfèra toujours le bien de la Patrie

A.

---

(\* C'est par erreur que l'on avoit dit dans le  
 dernier Journal que M. CALANDRINI étoit mort  
 à 56. Ans, au lieu de 55.

A ce pompeux & vain éclat ,  
 Dont nôtre Orgueil se glorifie.  
 S'il voulut bien se prêter aux Emplois ,  
 Ce fut pour nous servir de Père ,  
 Et faire respecter les Loix ,  
 Dont il répandoit la lumière.  
 Pour mieux nous éclairer , il leur prêta sa voix :  
 De leurs sages Leçons Interprète fidèle ,  
 Sa conduite fut un modèle  
 De la plus exacte Equité ;  
 Plein d'amour pour la Vérité ,  
 Elle récompensa son zèle ,  
 En consacrant son Nom à l'Immortalité.  
 Contemplateur de la Nature ,  
 Ses trésors lui furent ouverts ;  
 Dans cette Source riche & pure  
 Il vit l'Auteur de l'Univers .  
 Philosophe sans verbiage ;  
 Honête home sans étalage ;  
 Magistrat plein de probité ;  
 Il avoit , je le dis avec sincérité ,  
 Toutes les Vertus en partage.  
 Que ne puis-je montrer son Esprit & son Cœur ?  
 Sa timide Innocence en proie à la misère  
 Trouvoit dans ce bon Protecteur  
 Le secours le plus salutaire ;  
 Son Ame pleine de candeur  
 Perçoit tous les détours du Crime ,  
 Que cachoit un Voile imposteur.

Il ne se propofoit rien que de légitime ,  
 Rien qui ne fit nôtre bonheur.  
 L'Eloge est peu fufpect quand il eft unanime :  
 Mais pour le bien louer il fuffit de nos pleurs.  
 En vain dans le tombeau la Mort l'a fait defcendre  
 Son nom fera l'objet du regret le plus tendre ,  
 Sa perte le fujet des plus vives douleurs.

GENEVE ce 4. Février 1759.



P E N S E E S

Sur ce Sujet propofé par l'Académie de BR-  
 SANÇON , pour le Prix de l'An 1759. *C'eft*  
*une marque certaine de Grandeur d'Ame ,*  
*lorsque les Honeurs rendent un Homme meil-*  
*leur.*

Les Titres , les Tréfors ne font point la grandeur  
 Il faut , pour la trouver , la chercher dans le Cœur.

**L**ES petites Ames font prefque toujours au  
 deffous de leur état , quelque médiocre  
 qu'il foit ; parce qu'elles ne l'envisagent que  
 du côté que l'Orgueil le leur montre, qu'elles  
 ne voient rien au delà, & que la vûe de leurs  
 Inférieurs les fait paroître grandes à leur pro-  
 pres yeux. Leur fauffe élévation n'étant  
 fondée que fur l'amour propre , fur la haf-  
 fefle d'autrui & fur la foibleffe de leur vûe, n'a  
 rien

Rien de solide, ni de légitime; elle ne fait que décèler leur petitesse & leur vanité. Come elles s'imaginent être parvenues au comble de la Gloire, elle ne font point d'efforts pour elle. On s'imagine être plus grands que les autres, parce qu'on a de vains Titres, ou plus de Richesses; come si ce qui n'a que de l'apparence & un frivole éclat donoit en effet un vrai mérite & des qualités personnelles; come si ce qui n'est qu'extérieur, arbitraire, fragile & fugitif nous appartenoit véritablement & étoit nous mêmes.

La vraie grandeur d'Ame est éclairée; on médit quelquefois des Homes, qu'on ne conoit point, & l'on déclame contre le Monde, qu'on ne conoit guères mieux. Une Ame grande étudie les Homes pour les corriger de leurs défauts, & rendre justice à leurs Vertus. Elle ne méprise pas les biens du Monde, mais elle n'en abuse point, & les tourne à un bon usage.

Au défaut de Vertus, de Talens & de Connoissances, on se borne à aquérir de l'Or, ou des Dignités; il semble que l'on aime mieux paroître Home de mérite, ou honête Home, que de l'être en effet, & que l'on préfère les Dons frivoles de l'Ambition & de la Fortune, à ceux de la Vertu, qui sont permanens & ne causent ni regrets, ni remords.

L'Homme sage pense bien autrement : Il s'élève au dessus de ces chimères & de ces pompeuses bagatelles. Il est toujours modeste & égal à lui même, soit en particulier, soit en public. Il n'emprunte rien de l'appareil du rang, ou de la naissance. Il ne considère les Honeurs, les Richesses, & les Dignités, que come un motif de plus à les mériter ; il ne les méprise point, parce que ces choses sont dans l'ordre de la Providence, & qu'elles sont utiles, lorsqu'on fait en faire un bon usage. Les Emplois honoraires élèvent l'Ame, & lui donnent, pour ainsi dire, des Ailes pour s'élever à ce qu'il y a de grand & de sublime. Quand on dédaigne la Gloire, on néglige souvent les Vertus qui servent à la mériter. Mais ce n'est que par elles qu'on est véritablement digne d'éloges ; ceux que distribuent la Flaterie n'est qu'un hommage que le Cœur & la Vérité défavoient ; c'est un Encens qu'on offre à une vaine Idole, dont on brisera l'Autel, dès qu'elle cessera d'être utile. Les Louanges des Adulateurs ne sont propres qu'à corrompre le Cœur, à rendre l'Ame plus petite, à éteindre l'Emulation, & à nous éloigner du but, en nous flatant d'y être parvenus & de l'avoir atteint.

Méprisables Flateurs, présent le plus funeste  
Que puisse faire aux Rois la colère céleste.

RACINE.

TACITE remarque que GALBA, n'étant que simple Particulier, sembloit mériter l'Autorité suprême, & qu'il cessa d'en paroître digne, dès qu'il l'eût obtenue. Ce fut tout le contraire de l'Empereur VESPASIEN, qui lui succéda, quelques Années après (\*.) Il devint meilleur, quand il se vit au dessus des autres; il crût qu'il falloit assortir & proportioner son mérite à son érat, & que pour avoir droit de leur comander, il falloit être autant au dessus d'eux par ses Vertus & ses Talens, que par son Pouvoir & sa Dignité.

Le Sage est au dessus de la grandeur suprême;  
Orné de ses Vertus il est grand par lui même.

TITUS, Fils de VESPASIEN, pensoit de même; voici come il s'exprime dans la belle Tragédie qui porte son Nom: Il dit à PAULIN son Confident,

*Tu ne l'ignores pas, toujours la Renommée  
Avec le même éclat n'a pas semé mon Nom.*

Ma

---

(\*) Un Magistrat qui a une Ame grande est au dessus des préjugés & des erreurs du Vulgaire; ferme contre le torrent des abus & des mauvais exemples, il leur oppose ses mœurs & sa conduite, & quand il le faut, ses discours & son autorité. Les louanges, les murmures ne le detournent point de son devoir, & il sert le Peuple, au risque même de lui déplaire.

*Ma jeunesse nourrie à la Cour de NERON  
S'égaroit, cher PAULIN, par l'exemple abusée,  
Et suivoit du Plaisir la pente trop aisée,  
C'est ce même Prince  
Qui soupiroit le soir, quand sa main fortunée  
N'avoit par ses Bienfaits signalé la Journée,*

Un habile & judicieux Ecrivain a si bien senti combien il falloit réunir de Talens, de Vertus, & de Connoissances pour bien gouverner les Hommes, qu'il a dit, *Qu'il n'y avoit que les Dieux qui pussent conduire & diriger les Mortels, ou du moins, qu'ils ne seroient heureux que lorsqu'ils ne seroient soumis qu'à un Sage.* L'obéissance, pour être douce, & en quelque sorte volontaire, suppose un Comandement équitable, & propre à faire le bonheur de ceux qui y sont assujettis. Pour soumettre les Passions des autres, il faut triompher des siennes; pour les obliger à être vertueux, il faut donner l'exemple, fuir les vices & servir soi même de Modèle. Il n'y a point de meilleures Leçons que celles qu'un Supérieur se fait un devoir de pratiquer.

Plus le Théâtre est élevé, plus le Rôle qu'on est obligé de jouer est grand, plus on doit faire d'efforts pour ne pas rester au dessous & pour mériter l'aprobation & l'esti-  
me

mé des Spectateurs (\*.) On se dégrade & l'on s'avilit par les Dignités; si l'on ne s'élève au dessus d'elles, & si l'on ne se perfectione par leur usage. Le courage d'esprit nécessaire pour se corriger est préférable à une valeur fastueuse. *C'est une marque certaine de grandeur d'Ame, lorsque les Honeurs rendent un Home meilleur.*

Les Honeurs sont indifférens par eux mêmes (\*\*;) c'est un rang que la Force a souvent usurpé; que l'Intrigue & la Cabale peuvent aquérir; enfin c'est une chose d'inf-titution, qui ne suppose pas toujours le vrai mérite ,

(\*) Un Home qui a une vraie grandeur d'Ame n'a pas besoin de Témoins & de Spectateurs pour se soutenir dans le sentier de la Vertu. Quand il ne deyroit rendre compte de ses Pensées de ses Actions que devant le Tribunal de sa Conscience, il ne cesseroit pas d'être juste & vertueux; mais en louant de grands Homés, il ne faut point exagérer; à force de vouloir les faire paroître plus grands qu'ils ne sont, ou les faire paroître petits.

(\*\*) Les Honeurs & les Dignités sont environés de precipices presque inévitables; savoir, l'eclat qui éblouit ceux qui les possèdent, qui les rend durs, fiers, & insensibles aux maux des autres: L'Autorite qu'ils conferent, & dont ils peuvent abuser: L'abondance & les Richesses qu'ils procurent souvent, & qui jette ceux qui les possèdent dans le Luxe, la Molesté & la Volupté.

mérite, & ne sauroit le doner; mais s'élever au dessus des Dignités, pour en mieux conoitre la fragilité & le néant, s'en servir comé d'un degré pour tacher d'aquérir les Qualités & les Vertus, qui nous manquent; les considerer comé un moïen de mieux contribuer au bien & à la prospérité de la Société, dont on est Membre, lui sacrifier son Repos, ses Biens, & s'il est nécessaire sa Liberté & sa Vie, voilà ce qui prouve la Grandeur d'Ame; c'est être noble par le Cœur.

Qu'apelle-t-on *Grandeur d'Ame*? Est-ce une soif immodérée de gloire, qui s'abreuve de sang, qui se nourrit de carnage, & qui ne consulte ni la Raison, ni la Prudence, ni la Justice? Une telle Grandeur - d'Ame seroit plutôt une Cruauté & une Barbarie, qu'un sentiment noble & genereux. La vraie Grandeur d'Ame doit être conforme aux Règles de l'Equité; elle doit avoir pour objet de faire tout le bien dont on est capable, sans exiger aucune rétribution des graces qu'on acorde, ou des Trésors qu'on distribue: La vraie grandeur d'Ame se paie, pour ainsi dire, par ses propres mains, par la satisfaction de faire le bien. Ainsi, lors qu'AUGUSTE pardonne

à CINNA, qui avoit conspiré pour lui ôter l'Empire & la Vie, AUGUSTE, par cette action, s'élève au dessus de lui même, & paroît digne de commander aux *Romains*. La Dignité Impériale le rendit meilleur qu'il n'étoit; AUGUSTE fut supérieur à OCTAVE, parce qu'il avoit l'Ame noble & genereuse: La vraie grandeur d'Ame nait de la Vertu. Toute autre n'est qu'un prestige qui éblouit les Homes par un faux éclat. C'est un piège que tend l'Intèrèt, ou l'Ambition.





## E X T R A I T

*D'une Lettre sur la Musique Française & Ità-  
lienne en 92. pag. 8vo. par Mr. ROUS-  
SEAU. Paris 1753.*

**T**oute Musique ne peut être composée que de ces trois choses ; *Melodie* ou Chant ; *Harmonie* ou Acompagnement ; *Mouvement* ou Mesure.

*Le Chant* nait de l'*Harmonie* & assujettit toujours l'Acompagnement à sa marche. L'*Harmonie* ayant son principe dans la Nature est la même pour toutes les Nations ; si elle a quelques différences, elles sont introduites par celles de la *Melodie*, de laquelle il faut tirer le caractère particulier d'une Musique Nationale ; d'autant plus, que le caractère est principalement donné par la Langue.

On peut concevoir des Langues qui ne seroient point propres à la Musique. Telle seroit celle qui ne seroit composée que de Sons mixtes, de Sillabes muettes ; sourdes, ou naçales ; peu de Voielles sonores, beaucoup de Consones & d'articulations &c.

Le défaut d'éclat dans le Son des Voielles obligeroit d'en doner beaucoup à celui des  
Notes,

Notes, & parce que la Langue seroit sourde, la Musique seroit criarde.

La dureté & la fréquence des Consones forceroit à exclure beaucoup de mots. La Musique seroit monotone & insipide. . . . Sa marche lente & enuieuse & la vitesse de son mouvement ressembleroit à celle d'un Corps dur & anguleux, qui roule sur le pavé. Dénuée de mélodie agréable, on tacheroit d'y suppléer par des beautés factices. On la chargeroit de modulations, de frédons, de cadences, de port de voix, & autres agrémens postiches. . . . La Musique, avec cette mauffade parure resteroit sans expression, & ses images, dénuées de force, peindroient peu d'Objets en beaucoup de Notes.

Les Compositeurs tourneroient leurs soins du côté de l'harmonie; introduiroient, au lieu de beautés réelles, des beautés de conventions; . . . Au lieu d'une bone Musique, ils imagineroient une Musique savante. . . . Pour suppléer au Chant, ils multiplieroient ses acompagnemens. . . . beaucoup de mauvaises parties, les unes au dessus des autres. . . . Ils croiroient faire de la Musique, & ils ne feroient que du bruit. . . . Ils n'auroient point de véritable Chant. . . . Leur Chant ne seroit que des Notes.

Toute Musique Nationale tire son principal caractère de la Langue qui lui est propre, & c'est proprement la Profodie de la Langue, qui constitue ce caractère. La Musique vocale a précédé l'instrumentale, & les diverses mesures de la Musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières dont on pouvoit *scander* le Discours, & placer les brèves & les longues, les unes à l'égard des autres.

Il faut soigneusement distinguer dans le *Rithme* Musical, la *Mesure de la Profodie*, la *Mesure du Vers*, & la *Mesure du Chant*. La Musique la mieux cadencée sera celle où ces trois mesures concourront le plus parfaitement à l'unité du dessein.

Si la Profodie d'une Langue est mauvaise & sans précision, la Musique Nationale, qui en recevra dans sa mesure les irrégularités, n'aura qu'une mesure vague, inégale & très peu sensible. . . . Le Récitatif, surtout, en souffrira; on ne saura comment accorder la valeur des Notes avec celle des syllabes. . . . On ne pourra rendre les Vers dans un Rithme exact & cadencé. . . . Les mouvemens seront inégaux; la lenteur & la vitesse seront à la discrétion du Musicien, qui s'asserviroit la mesure & l'altéreroit à dessein, Marquer la mesure, seroit une faute contre

la Composition ; la suivre en seroit une contre le goût. Une telle Musique ne pouvant plaire à d'autres Oreilles qu'à celles des naturels du Pais. . . on chercheroit à la rapprocher d'une Musique qui seroit la véritable , & on ne seroit que lui ôter son caractère. . . S'ils vouloient dénaturer leur Chant , ils le rendroient dur. . . . L'orner par d'autres accompagnemens , ne seroit qu'en marquer mieux la platitude. Ils ôteroient à leur Musique la seule beauté dont elle étoit susceptible , en ôtant à toutes ses parties l'uniformité de caractère , qui la faisoit être telle ; & en acoutumant les Oreilles à dédaigner le Chant , pour n'écouter que la symphonie. Ils parviendroient enfin à ne faire servir les Voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà , par quel moien la Musique d'une telle Nation se diviseroit en *Musique Vocalé* , & *Musique Instrumentale* ; coment , en donnant des caractères diférens à ces deux espèces , on en feroit un tout monstrueux. La Symphonie voudroit aller en mesure , & le Chant ne pouvant souffrir aucune gêne , on entendroit souvent les Acteurs & l'Orchestre se contrarier. Cette incertitude & le mélange des deux Caractères introduiroit une froideur & une lâcheté , qui en détruiroit

toute l'énergie. Ils ne conoistroient, dans leur exécution, aucune de ces nuances, *r'nforzando, dolce, Con-gusto, spiritoso, Jostenato, combrio*. . . . Ils substituerotent de petits ornemens à la vigueur du coup d'Archet, . . . Les Simphonistes, aimant mieux jouer proprement, que d'aller en mesure, ne serotent jamais ensemble. Ils ne pouroient venir à bout de tirer un son net & juste; & les Etrangers serotent tout surpris, qu'un Orchestre vanté come le premier du Monde, seroit à peine digne des Tretteaux d'une Guinguette.

L'Auteur eût pû déduire aisément (dit-il) toutes les qualités d'une véritable Musique, faite pour émouvoir, pour plaire, pour imiter, & pour porter au Cœur les plus douces impressions de l'Harmonie & du Chant. Mais pour ne pas trop s'écarter de son Sujet, il a préféré des Observations sur la Musique *Italienne*, qui puissent nous faire mieux juger de la Note; & voici comment il continue. Si l'on demandoit lequel de tous les Peuples doit avoir une meilleure Musique, je dirois que c'est celui dont la Langue y est la plus propre: Or s'il y a en *Europe* une Langue propre à la Musique, c'est certainement l'*Italienne*, Langue douce, sonore, harmonieuse & accentuée plus qu'aucune autre.

Elle est *douce*. Des articulations peu composées ; la rencontre des Consonnes , rare & sans rudesse ; nombre de syllabes formées par des Voielles ; des Elisions fréquentes qui en rendent coulante la prononciation. Elle est *Sonore* , parce que la plûpart des Voielles y sont éclatantes , qu'elle n'a pas de Diphtongues composées ; peu ou point de Voielles nazales ; les articulations rares & faciles distinguent le son des syllabes qui en devient plus net & plus plein. Pour l'*harmonie* qui dépend du nombre & de la prosodie , autant que des sons , elle a un avantage manifeste.

Ce qui rend une Langue harmonieuse & véritablement pittoresque dépend moins de la force réelle de ses termes que de la distance qu'il y a du *doux* au *fort*, entre les sons qu'elle emploie , & du choix qu'on en peut faire pour les Tableaux qu'on a à peindre.

On sentira les avantages de cette Langue, pour la douceur & pour l'énergie, dans ces deux Strophes , dont l'une comence.

*Teneri Begui è placide è tranquille.*  
& l'autre

*Cbiamo gl'-abitator de l'ombre eterne*

Les inversions de la Langue *Italienne* sont beau-

beaucoup plus favorables à la bonne Mélo-  
 die que l'Ordre didactique de la Note. . . Une  
 Phrase musicale se développe d'une manière  
 plus agréable & plus intéressante, quand le  
 sens, long-tems suspendu, se résoud sur le  
 Verbe avec la cadence, que quand il se dé-  
 velope par degrés, & laisse ainsi afoiblir le  
 desir de l'Esprit, tandis que celui de l'Oreille  
 augmente en raison contraire jusques à la  
 fin.

L'art des Suspensions & des Motes entre-  
 coupés, familiers à la Musique Italienne &  
 inconnu à la nôtre, a des avantages auxquels  
 nous n'avons d'autres moïens de suppléer,  
 que par des silences, qui ne sont jamais du  
 Chant, & qui ne montrent que la pauvreté  
 de la Musique.

L'Accent demanderoit une si profonde  
 discussion que Mr. R. l'omet & passe à éxa-  
 miner la Musique Française en elle même.

Les Italiens trouvent nôtre Mélo-  
 die & sans aucun Chant, & toutes Nations  
 neutres le confirment, *Milord* SCHAFFS-

BURY dit, que l'usage de parler *François*  
 avoit mis parmi les *Anglois* la Musique  
*Françoise* à la mode : Mais bientôt la Mu-  
 sique *Italienne*, nous montrant la nature  
 de plus près, nous dégouta de l'autre,  
 & nous la fit apercevoir aussi lourde, aussi  
 plate

plate & aussi mauffade qu'elle l'est en éfet.

Les moins prévenus disent, que la Musique *Françoise* & l'*Italienne* sont bones, chacune dans son genre; mais c'est en *Franco* seulement qu'on les met en parité. La question reste a décider *quelle des deux Langues peut comporter le meilleur genre de Musique en soi.* Pour la décider, il faut une Oreille parfaitement neutre. Voici sur ce sujet des Expériences.

1ere Exper. On a pris dans les deux Musiques deux Airs également estimés, en dépouillant l'un de ses ports de voix & de ses cadences éternelles, qui ne sont que le fard de la Mélodie, sans être de son essence; & retranchant de l'autre des Notes sous-entendues, que le Compositeur remet à l'intelligence du Chanteur, & qui sont pourtant de l'essence de la Mélodie.

Le résultat de cette comparaison, qui donne toute la faveur à la Musique *Françoise* sera absolument à l'avantage de l'*Italienne*, pourvu que 1°. L'on soit de bone foi, équitable dans le choix des Airs & dans le jugement que l'on portera.

2°. Également versé dans les deux Langues.

3°. Qu'on aille bien exactement en mesure.

4°. Qu'on ne s'en tienne pas à une seule épreuve ; parce qu'un Air peut plaire plus qu'un autre , sans que cela décide de la préférence du genre. . . Il en faut plusieurs. En négligeant le sens ou la conoissance des paroles , on se prive de la partie la plus importante de la Mélodie, qui est l'expression ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie, est , si la Modulation est bonne , & si le Chant a du naturel & de la beauté.

On peut s'assurer par là , combien il y a de précautions à prendre contre les préjugés , & combien le raisonnement est nécessaire, pour nous mettre en état de juger des choses de goût.

Mme. Expér. Mr. R. a donné à chanter à des *Italiens* les plus beaux Airs de *Lully*, & à des Musiciens *François* des Airs de *LEO* & de *PERGOLESE*. Ceux-ci , quoiqu'éloignés d'en saisir le vrai goût en sentoient pourtant la Mélodie , & en tiroient des Phrases de Musique chancelantes , agréables & bien cadencées. Mais les *Italiens* solfiant très exactement nos Airs les plus pathétiques , n'ont jamais pu y reconoitre ni Phrases ni Chant...

Ce n'étoit pas pour eux de la Musique qui eût du sens ; mais une suite de Notes placées sans choix & come au hazard. Ils les chantoient , come nous lirions des Mots  
abs.

Mme. Ex-

III<sup>me</sup>. Expérience. Mr. R. vit à Venise un Arménien, Home d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de Musique. On exécuta devant lui, dans un Concert, un Monologue François, qui comence,

*Temple sacré, séjour tranquile,*

Et un Air de Galuppi, qui comence :

*Voi che languite senza speranza.*

Tous deux chantés médiocrement, par un Home très entoufiaste de Rameau. Le premier excita un peu de surprise; le second eût tout le goût. L'Arménien fut enchanté, & des ce moment, on ne pût plus lui faire écouter aucun Air François.

Enfin on alègue des Persones, qui ne connoissant que l'Opera de Paris, qu'ils ne goûterent point, croioient n'avoir aucun goût pour le Chant, & n'ont été défabusés, que par les Intermèdes Italiens.

Tous ces faits font soupçonner à Mr. R. que nôtre Musique n'est qu'une sorte de Plein - Chant modulé, qui ne plait qu'à l'aide de quelques Ornemens arbitraires. Aussi à peine est elle supportable lorsqu'elle est exécutée par des Voix médiocres, qui manquent d'Art. Il faut des FEL & des GELLIOTE pour chanter la Musique Française,

au lieu que toute Voix est bone pour l'*Italienne* ; parce que les beautés du Chant *Italien* sont dans la Musique même.

Mr. R. avertit ici, que c'est une erreur de croire, qu'il faille crier pour chanter en *Italien* : Le Chant *François* exige toute l'étendue de la Voix. *Plus fort*, nous disent nos Maitres ; enflés les sons ; ouvrés la bouche ; donés toute vôtre Voix. *Plus doux*, disent les *Italiens*, ne forcés point, chantés sans gêne, rendés vos sons doux, flexibles & coulans ; réservés les éclats pour ces momens rares & passagers, où il faut surprendre & déchirer. Or celui là doit avoir plus de Voix, qui peut se passer de crier !

Trois choses concourent à la perfection de la *Mélodie Italienne*.

I. La douceur de la Langue, qui rendant toutes les inflexions faciles, laisse au Musicien la liberté d'en faire un Choix exquis ; d'en varier les combinaisons, de doner à chaque Acteur un tour de Chant particulier, de même que chaque Home a son geste & son ton qui lui sont propres.

II. La hardiesse des Modulations, qui sans être dures, ajoutent une vive énergie à l'expression. . . Par elles le Musicien passe brusquement d'un mode à l'autre ; supprime des transitions intermédiaires ; fait exprimer

mer les réticences, les interruptions, les Discours entrecoupés, qui font le langage des Passions impétueuses, que le bouillant METASTASE a employé si souvent; que les POSPORA les GALUPPI, les COCCHI, les PEREZ, les TERRA DEGLIAS ont su rendre avec succès, & que nos Poètes liriques connoissent aussi peu, que nos Musiciens.

III. L'extrême précision de la mesure, qui se fait sentir dans les mouvemens les plus lents, comme dans les plus vifs & les plus gais; précision qui rend le Chant animé & intéressant, les accompagnemens vifs & cadencés; qui multiplie réellement les Chants, en faisant d'une même combinaison de sons, autant de différentes Mélodies qu'il y a de manières de les scander; qui porte au Cœur tous les sentimens, & à l'Esprit tous les Tableaux; qui donne au Musicien le moyen de mettre en Air tous les caractères; de paroles imaginables, plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée, & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caractères, ou un seul mouvement propre à contraster & à changer de caractère, au gré du Compositeur.

A cette occasion Mr. R. cite l'exemple de l'Air qui comence: *Se pur d'un infelice &c*  
 » Air très pathétique, auquel, dit-il, il  
 » n'a

„ n'a manqué qu'une Voix pour le chanter,  
 „ une Orchestre pour l'accompagner, des  
 „ Oreilles pour l'entendre, & la seconde Par-  
 „ tie qu'il ne falloit point supprimer.

Ajoutés que la *Mélodie Italienne* n'exige pas autant que la nôtre ces fréquens *renversemens d'harmonie*, qui donnent à la Basse continue le Chant d'un Dessus.

Quand on comence à conoitre la *Mélodie Italienne*, on ne lui trouve d'abord que des Graces. . . . mais lorsqu'on étudie son caractère pathétique, on est surpris de la force que lui prête l'Art, dans les grandes Compositions. C'est à l'aide de cette Harmonie simple & pure, de ces Accompagnemens vifs & brillans, que ces Chants divins déchirent ou ravissent l'Âme; mettent le Spectateur hors de lui même, & lui arrachent, dans ses transports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéras ne furent honorés. Comment le Musicien vient il à bout de produire ces grands effets? Est-ce à force de multiplier les Contrastes, les Acords, les Notes, les Parties, & les Instrumens? Tout ce fracas étouferoit le Chant, au lieu de l'animer, détruiroit l'effet en partageant l'attention. De plusieurs *Mélodies* entassées mal à propos, il ne résulte que de la confusion & du bruit.

Voici

Voici ce que Mr. R. établit là dessus de plus lumineux. —

*Pour qu'une Musique devienne intéressante, pour qu'elle porte à l'Ame. les sentimens qu'on y veut exciter ; il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'impression du sujet ; que l'Harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique ; que l'accompagnement l'embélisse , sans le couvrir ni le défigurer ; que la Basse , par une Marche uniforme & simple , guide en quelque sorte celui qui chante & celui qui écoute , sans que ni l'un ni l'autre s'en aperçoive : Il faut en un mot que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une Mélodie à l'Oreille & qu'une Idée à l'Esprit.*

*Cette unité de Mélodie me paroît , dit Mr. R. une règle indispensable & non-moins importante en Musique que l'unité d'action dans la Tragédie , car elle est fondée sur le même principe & dirigée vers le même objet. Tous les bons Compositeurs Italiens s'y conforment , & c'est de là que leur Musique tire son principal effet.*

C'est dans cette grande Règle qu'il faut chercher la cause des fréquens accompagnemens à l'Unisson , qu'on remarque dans la Musique Italienne , & qui fortifiant l'idée du Chant , en rendent en même tems les sons plus moeux & moins fatigans pour la Voix.

Ces Unissons sont rarement praticables dans nôtre Musique.

Une beauté, qui en résulte encore, est de donner une expression plus sensible à la Mélodie, en renforçant ou adoucissant tout d'un coup les Instrumens sur un passage, ou en donnant un trait de Chant énergique & saillant, que la Voix n'auroit pû faire, & que l'Auditeur adroitement trompé, ne laisse pas de lui attribuer, quand l'Orchestre fait le faire fortir à propos. Ces traits sont come les Coupes de force dans la Peinture. De-là nait encore la parfaite correspondance de la Simphonie avec le Chant; dont elle n'est que le développement; le caractère de l'accompagnement si bien un, avec le Chant, si exactement relatif aux paroles, qu'il semble souvent déterminer le jeu & le geste. Voila l'Art de noter la Déclamation, ou de donner le ton à l'Orateur presque retrouvé.

Au reste il s'en faut beaucoup, que les Acompagnemens des *Italiens* soient toujours à l'unisson de la Voix. Il y a deux cas assez fréquens, où ils s'en écartent.

Le 1er. Quand la voix roulant avec légèreté sur des Cordes d'harmonie, fixe assés l'attention, pour que l'Acompagnement ne puisse la partager. Encore alors donc

t'on

t'on tant de simplicité à cet Acompagnement que l'oreille n'y sent aucuu Chant capable de la distraire.

Le Ilme. Quand les parties d'Acompagnement concourent à fortifier l'expression de la Partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées, que le sujet demandoit & que la Partie chantante n'aura pû rendre.

Mais alors même, il faut que cela se fasse sans détruire l'*Unité de Mélodie*; que l'Acompagnement embélisse & fortifie l'expression du sujet, sans le rendre moins *in*; que l'un & l'autre ne fassent qu'un Chant.

Si le sens des paroles comporte une idée accessoire, que le Chant n'aura pû rendre, le Musicien l'enchassera dans des silences ou dans des tenues.

Si l'idée accessoire peut-être rendüe par un Acompagnement continu, qui ne fit qu'un leger murmure, come seroit le bruit d'une Rivière ou le gazouillement des Oiseaux, cela seroit mieux encore. Alors le Compositeur dispose son Chant de manière à doner des jours fréquens à l'Orchestre, en observant que le Chant domine toujours la Simphonie.

Mais de faire chanter à part des Violons d'un côté, de l'autre des Flutes, de l'autre des Bassons, chacun sur un dessein particulier,

culier, & d'appeller tout ce Cahôs, de la Musique, c'est insulter également & l'Oreille & de discernement des Auditeurs.

Un autre défaut contraire à la Règle de l'Unité, est l'abus des Fugues, Imitations doubles, Dessesins & autres beautés arbitraires, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincûe, quoi-qu'il ne soit pas impossible de conserver dans une Fugue l'unité de Mélodie; mais ce travail est presque aussi pénible, qu'il est ingrat, & n'aboutit qu'à faire du bruit.

Tels sont les Motets à 4. Cœurs des Eglises, chacun sur un sujet différent. TERRA DEGLIAS, qui en avoit fait de très beaux, en étoit honteux.

A l'égard des Contre-Fugues, Fugues renversées Basses contraintes, ce ne sont que des sottises difficiles, que l'Oreille ne peut souffrir.

L'*Italie*, même après la reconnoissance des Arts, que l'*Europe* lui doit tous, a été barbare sur la Musique. La preuve en est, qu'il n'y a eû, pendant long-tems, qu'une même Musique en *France* & en *Italie*.

Des que ces Contrées se séparèrent, l'on vit dans les nôtres le germe de cette jalousie, qui est inséparable de l'infériorité. LULLY même, alarmé de l'arrivée de CORELLY se  
hâta

hâta de le faire chasser de *France* ; ce qui lui fut d'autant plus aisé, que CORELLI étoit plus grand Home & par conséquent moins Courtisan.

Mr. R. observe à cette occasion, que si l'Harmonie n'est que la base comune de la Musique & que la Mélodie seule en constitue le Caractère, non seulement la Musique moderne doit être née en *Italie*, mais il y a apparence, que dans toutes nos Langues vivantes la Musique *Italienne* est la seule, qui puisse réellement exister. Du tems d'ORLANDÉ & de GONDIMEL on faisoit de l'harmonie & des sons ; LULLY y joignit un peu de Cadence ; CORELLI, BUONONCINI, VINCI & PERGOLESE sont les premiers, qui ont fait de la Musique.

De cette Musique naissante, il nous est resté une emphâse pédantesque ; un air de Science ; cette Musique méthodique, compassée ; mais sans génie, sans invention & sans goût, qu'on appelle à *Paris*, *Musique écrite*, qui n'est bone en effet qu'à écrire & jamais à exécuter.

Depuis même que les *Italiens* ont rendu l'Harmonie plus pure & plus simple, on a pu observer encore quelques légères traces du mauvais goût ; mais ces choses sortent du caractère établi, & l'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragédies.

De toutes les parties de la Musique, la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de Mélodie, est le *Duo*. L'on a déjà observé que les *Duo* sont hors de la nature; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois; sans jamais s'écouter ni se répondre. Dans la Tragédie surtout, cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages, qu'on y fait parler, ni à l'Éducation qu'on leur suppose. Le meilleur moyen de sauver cette absurdité est de traiter le plus qu'il est possible le *Duo* en Dialogue. Ce premier soin regarde le Poëte: Ce qui regarde le Musicien, c'est de trouver un Chant convenable au sujet, & distribué de façon, que toute la suite ne forme qu'une mélodie, qui sans alterer le mouvement, passe dans son progrès d'une partie à l'autre; sans cesser d'être une, & sans enjamber. Quand on joint les deux parties, ce qui doit se faire rarement & durer peu, il faut trouver un Chant susceptible d'une marche par tierces, ou par sixtes, dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder les dissonances, les sons perçans & renforcés, le *fortissimo* de l'Orchestre pour des instans de désordre & de transports ou les Acteurs, semblant s'oublier eux mêmes,

portent leur égarement dans l'Âme de tout Auditeur sensible; mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut, par une Musique douce & affectueuse, avoir déjà disposé l'Oreille & le Cœur à l'émotion. Il faut d'ailleurs que les ébranlemens passent avec la rapidité qui convient à nôtre foiblesse; car quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer, & l'on n'est plus touché de ce qui est au de-là de la nature. En disant ce que les *Duo* doivent être, M. R. fait conoitre précisément, ce qu'ils sont dans les

„ Opéra Italiens. Si quelqu'un, dit il, a pû  
 „ entendre un Théâtre d'Italie, un Duo tragi-  
 „ que, chanté par deux bons Acteurs, &  
 „ acompagné par un véritable Orchestre,  
 „ sans en être atendri; s'il a pû d'un œil sec,  
 „ assister aux adieux de *Mandane* & d'*Arbace*,  
 „ je le tiens digne de pleurer à ceux de *Lestie*  
 „ & d'*Epaphus*.

Mais sans insister sur les *Duo* tragiques, dont on n'a pas même l'idée à Paris, Mr. R. cite un *Duo* comique, qui y est connu de tout le monde, comme un modèle de Chant, d'Unité, de Mélodie, de Dialogue & de goût. C'est celui du Ier. Acte de la *SERVA PADRONA*. *La Conosco à quegli occhietti* & il dit à cette occasion du *Pergolese*, ce que *CICERON*

CERON disoit, d'HOMERE , que c'est déjà avoir fait beaucoup de progrès dans l'Art, que de se plaire à sa lecture.

*Nous renvoyons la fin de cet Ext. au Mois prochain.*



## R E F L E X I O N S

DIVERSES ET PENSE'ES DETACHE'ES.

**L**ES Titres de Noblesse & les Talens font des *Droits*, qui ne valent que ce qu'on les fait valoir : Ce sont des Cailloux bruts ; *Ouvriers on vous attend à l'œuvre !*

\* \*

Vous parlez de votre Naissance ; mais vos Actions n'en disent pas le moindre petit mot : *Persuadez-moi.*

\* \*

Madame. . . est une médifante , dites vous. *Eh ! vous n'y pensez pas , Mademoiselle ; vous en êtes une vous même , quand vous le dites.*

\* \*

Les Gens les plus universellement haïs sont souvent ceux qui s'aiment le plus eux mêmes. Il y a du mal-entendu : Il faudroit partager le Diférent.

\* \*

Je ne sache rien de plus sot qu'un Home qui

qui veut de l'Esprit partout : C'est prétendre que le Soleil brille même avec la nuit.

\* \*

Vous sacrifiez tout à l'Education du Corps de votre Enfant, & vous laissez son Esprit sans culture ; c'est précisément laisser noier un Home, pour courir après son Habit.

\* \*

J'ai lu quelque part, que CHARLES QUINT croioit trois choses nécessaires pour conserver ses Amis ; une Pièce de Vin tous les Ans, un Chapeau & une Main de papier : Le Vin pour les faire boire, quand ils nous visitent ; le Chapeau pour les saluer & le Papier pour répondre à leurs Lettres quand ils sont absens. Un quatrième Article à mon avis, seroit bien plus nécessaire, & dispenseroit même, sur tout dans ce Siècle, des trois autres, ce seroit une Bourse inépuisable, qui permit de prêter tous les jours, sans exiger de restitution.

\* \*

On ne plaît guères dans la Conversation, que par des Sujets agréables ou intéressans ; Ceux qui parlent trop d'eux mêmes, comptent donc l'être déjà, ou le devenir sur l'heure : *Erreur, Vanité.*

\* \*

Il m'arrive tous les jours de manquer à

ce que je me dois à moi même ; pourquoi me plaindrois-je de ce qu'un Ami aura manqué aux égards qu'il me doit ?

\* \*

Le Soleil ne se repent pas du bien qu'il fait , & il n'en demande aucune récompense ;  
*Ce doit être notre Simbole.*

\* \*

Ceux qui ont peur d'être méprisés , sentent un peu qu'ils le méritent.

\* \*

Tu ne faurois souffrir la malice des autres Hommes , quoique tu ne la puisses pas empêcher : Tu peux empêcher la tienne & tu la souffres ; *Médecin guéri toi , toi même.*

\* \*

Le Chameau est l'emblème des *Brouillons* ; il trouble l'eau afin d'y boire.

\* \*

*Bonheur & Malheur* sont deux mots d'une fort heureuse invention , pour éviter les circonlocutions & abrèger les phrases.

\* \*

J'ai toujours envie de dire à un Médisant : *Vous en avez menti.* Il y mêt du sien , sur ma parole.

\* \*

Vous faites politesse à un ladre ; vous parlez avec esprit à un sot : Que ne montrez vous aussi un Diamant à un Aveugle ?

\* \*

De dire ce qu'il faudroit taire , à dire ce  
qui n'est pas vrai , il n'y a qu'un pas.

\* \*

L'Humeur est un joli mot , que les Femmes ont inventé pour excuser leurs travers & leurs bizarreries.

\* \*

En disant qu'une Femme a l'humeur gaïe,  
excuse-t'on ses trop grandes gaietés ?

L.



## AUX EDITEURS,

*En leur envoyant un POEME sur la recherche de  
la Vérité.*

**V**Oici, MESSIEURS, un Poème, que  
vous n'auriés peut-être jamais eü, si  
l'Auteur eût vécu plus long-tems. Il est de  
Mr. *Aimé TOLLOT* (\*,) Docteur en Médecine

M 4

cine

---

(\*) Mr. *Aimé TOLLOT* étoit d'une bone & ancienne Famille de *Genève* : Il mourut le 28. Déc. 1751. âgé de 77. Ans. Le célèbre *BIANCHI*, Professeur en Médecine dans l'Université de *Turin*, faisoit beaucoup de cas du mérite & du savoir de Mr. le Docteur *TOLLOT*. Il le choisit l'an 1741. pour traduire de l'*Italien en François*, une Dissertation curieuse & savante, sous ce Titre : *Histoire de la triple Génération qui a lieu dans le Corps humain*. Cette Traduction fut imprimée en *Hollande* avec des Notes.

cine à Genève, dont je suis Neveu. Ce titre m'empêche de le louer, autant qu'il mérite de l'être; mais quelque obligation, que m'impose la modestie, on me permettra de dire, qu'il n'étoit pas moins recommandable par ses Qualités personnelles, que par son Esprit, & par son Savoir. Il aimoit la Vérité & détestoit tout ce qui sentoit le Fanatisme & la Superstition: On verra par ces Vers, qu'il chérissoit la Religion, qu'il avoit bien étudiée; mais il doutoit sagement de tout ce que l'Ignorance, l'Intérêt ou la Témérité des Hommes ont osé y mêler, même à dessein de l'orner, & de la mettre plus à portée des sens & du Peuple. Il ne croioit pas que des Vérités, que Dieu a révélées, pussent jamais être contraires à la Raison, & que le Flambeau de la Révélation dût éclipser sa lumière. Deux règles émanées également du Créateur, ne sauroient être opposées l'une à l'autre; elles s'aident & se soutiennent réciproquement, & concourent à conduire les Hommes à la Vertu & à l'Evidence; mais ils doivent s'arrêter dans les limites où la Raison, ce fidèle Guide, s'arrête elle-même; s'ils veulent aller plus loin & franchir les bornes, ils risquent beaucoup de s'égarer & de se perdre: C'est ce que l'Auteur de ce Poëme démontre avec énergie.

S'il n'étoit point superstitieux, come Chrétien, il n'étoit point charlatan, dans la pratique de la Médecine : Come il croïoit qu'on pouvoit réduire à quelques articles les points fondamentaux de la Religion, pourvû qu'ils fussent expliqués clairement, & mieux encore pratiqués ; il pensoit aussi, qu'il convenoit, pour le bien de la Société & des Malades, de réduire ce tas immense de remèdes, que l'Intérêt a inventés, à un petit nombre bien administrés, & dont les effets fussent confirmés par plusieurs expériences. Les Remèdes font presque toujours du mal, s'il ne font pas du bien. Parmi les remèdes, il préféreroit les plus simples, se moquant de ces Receptes bizarres, & de ces Ordonnances si compliquées, où les Drogues mêlées, sans prudence, sans choix, sont étonnées de se trouver ensemble ; come si l'une, au gré du Médecin, devoit faire ce que l'autre ne pouvoit exécuter ; ne réfléchissant pas que l'une contrarie quelquefois l'autre, & s'oppose à ses bons effets. Aussi est-il rare, que l'opération réponde aux espérances magnifiques & flatteuses du Docteur ou de l'Empirique. Il convenoit, que les principes de la Médecine ne font que vraisemblables, & ne peuvent être démontrés.

La répugnance de Mr. T\*\* pour les re-

mèdes trop composés, & son goût pour les plus simples, le portèrent de bone heure à l'étude de la *Botanique*, qu'il cultiva avec succès, & qui faisoit son amusement dans ses promenades. Il gémissoit de voir que cette Science, si nécessaire, fut si négligée dans le tems que d'autres, peut-être moins utiles, occupent plusieurs Professeurs. *Nous foulons aux pieds*, disoit-il quelquefois, *des Plantes, dont nous ignorons les propriétés & nous ne daignons pas lever de Terre un Trésor plus précieux que l'Or & l'Argent. Que de Richesses ne renferment pas nos Montagnes, & combien de Plantes rares & salutaires ne pourrions nous pas y cueillir & mettre à profit* ( \* : ) Il fût que Mr. HALLER, Professeur alors en Botanique à *Göttingue*, m'avoit fait l'honneur de m'écrire, pour me demander quelques Plantes de nos Mōntagnes. Il s'offrit de m'y accompagner, mais la mau-

vaïse

---

(\*) Mr. le Docteur TOLLOR dona il y a quelques années, une preuve de son savoir en Médecine, lors-qu'il fut choisi par Mrs. ses Collègues, pour faire leur rapport aux Conseil sur une Maladie, en quelque sorte épidémique, qui s'étoit manifestée par de mauvais rhumes, & d'autres simptoms dangereux. Ce rapport peut-être cité come un modèle sur ces matières.

vaine faison & la foiblesse de sa santé & de la mienne, ne nous permirent pas de nous procurer cette satisfaction. Si l'on fait attention à la bonté de la Providence, & à la multiplicité de ses dons, croira-t-on qu'elle ait condamné les Homes à ne trouver de soulagement dans leurs maladies, que par des Etudes longues & pénibles, ou par le secours de remèdes tirés de fort loin, come si nôtre guérison dépendoit de la découverte de l'*Amérique*. Pour moi, je pense que la Terre fournit abondamment les Drogues nécessaires au soulagement de ses Habitans. Il ne s'agit que de les chercher, de les choisir avec soins, de les préparer avec attention, & de ne les ordonner qu'à propos.

Une autre étude, non moins utile à un Médecin, & à laquelle Mr. T\*\* s'apliqua avec succès, c'est celle de l'*Anatomie*. Il s'étoit instruit de bonne heure, des Découvertes importantes, que les Modernes ont faites dans cette Science, & come il ne sùfit pas d'étudier le Corps humain, pour le bien conoitre; mais qu'il faut encore travailler des yeux & de la main, pour le diffèquer, & en distinguer les diverses parties, dont les plus petites semblent vouloir se dérober à nos regards, il vainquit cette répugnance naturelle qu'on a pour contempler un Cadavre,

vre, sachant que pour guérir les maux des Vivans, il faut en chercher les causes dans la structure des Morts, & que cette Démonstration en est une de l'existence d'un Dieu; puisqu'on ne peut examiner le nombre des parties qui composent le Corps humain, leur usage & leur harmonie, sans admirer la main du Créateur: *Cette Etude*, dit le célèbre GALIEN, *est un Hymne à sa louange.*

L'application de Mr. T\*\* à l'Anatomie eût occasion de s'exercer l'an 1728. dans deux Cours qu'il fit, par ordre du magnifique Conseil, qui crût, qu'il convenoit au bien public, d'exciter l'émulation des Etudiens en Médecine & en Chirurgie par des Démonstrations publiques. Il fut choisi par les Sgrs. Comis en Médecine & par Mrs. ses Collègues pour y présider, & doner à ce sujet les explications, qui avoient rapport à la matière que traitoit le Démonstrateur. Il s'acquitta de ces fonctions avec succès & à la satisfaction des Assistans. Il ne reste qu'à désirer, que des Démonstrations si curieuses, & si utiles, soient renouvelées chaque Année, come on se l'étoit proposé, lorsqu'on en forma le projet (\*.) Nous avons des  
Mai-

---

(\*) Cet Etablissement, quelque avantageux qu'il fut

Maitres Chirurgiens très capables de s'en bien aquiter, quelques uns même sont connus avantageusement dans les Païs Etrangers, & par leur Théorie & par leur Pratique.

Je viens à présent au Poëme, que je soumetts au jugement du Lecteur. Mr. T\*\* n'avoit point destiné à l'impression, quoiqu'il l'eût travaillé avec soin; mais soit qu'il n'eût pas le loisir de l'achever & d'y mettre la dernière main, son tems étant rempli par des ocupations, qui lui paroissoient plus importantes, soit qu'il se fit un scrupule de s'amuser à faire des Vers, il est certain qu'il en faisoit un mystère, & qu'il ne le confioit à ses meilleurs Amis, que come un secret. On lui disoit en vain, qu'APOLLON étoit le Dieu de la Poësie, aussi bien que celui de la Médecine; que ces deux Arts n'avoient rien d'incompatible, & que plusieurs Médecins célèbres avoient sù les réunir; il s'obstinoit à cacher son Talent pour les Vers, quoiqu'il l'eût, en quelque sorte, sanctifié par l'usage qu'il

---

fut, n'a pas continué: Il seroit fort à souhaiter qu'il subsistat encore, & qu'on joignit à un Théâtre anatomique, un Laboratoire chimique, qui pourroit contribuer aux progrès de l'Histoire Naturelle; de même qu'un Jardin de Plantes usuelles, qu'il seroit aisé de se procurer, & qui pourroit fournir d'excellens remèdes.

qu'il en faisoit. Ce n'est qu'après sa mort, qu'on s'est trouvé en liberté de donner ce Poëme au Public ; on espère qu'il le recevra favorablement.

*La lecture des Poëtes*, dit l'illustre Chancelier DAGUESSEAU, *n'est point à négliger.* CICERON souhaite à ceux qui n'écriront qu'en Prose, de prendre pour Modèle les bons Poëtes. La Poësie inspire un feu d'imagination, qui sert à échauffer le stile, & à l'empêcher de languir, sur tout en traitant des matières sèches & épineuses qui le réfroissent naturellement.





P O E M E

*Sur la Recherche de la Vérité & sur les Egare-  
mens des Sages du Paganisme.* Par M.  
Armé TOLLOT, Docteur en Médecine à  
Genève.

C H A N T I E R.

**M**USES, permettez moi de paroître au *Parnasse!*  
Quelle témérité, *dira-t-on*, quelle audace!  
De votre coup d'essai, déjà trop prévenu,  
Fuiant l'obscurité, craignés d'être connu.  
Mille Auteurs, bons, mauvais, en tout genre d'écrire,  
Entêtez d'être lûs, charmez qu'on les admire,  
D'un Ouvrage au Public par avance vanté,  
Seuls relèvent souvent le prix & la beauté.  
Ce n'est pas que toujours ce Public, qui décide,  
Mérite d'être crû, come un fidèle guide:  
Ce Juge redoutable est sujet à l'erreur,  
Et souvent au hazard condanne un bon Auteur:  
Souvent de la Raïson, suivant peu les Maximes,  
Il laisse le Bon-Sens, pour ataqner les Rimes;  
Et de tels Beaux-Esprits, prenant les intérêts,  
Il prononce après eux, & soutient leurs Arrêts.

Ainsi,

Ainsi , sans redouter sa mordante Critique  
 Profitez des avis de cette Voix publique ;  
 Vous, qui nez pour la Presse, & chéris des neuf, Soeurs,  
 Destinez au grand jour les fruits de vos labeurs.  
 Pour moi, qui dans ces Vers, Enfans de mon caprice,  
 Cherche à me récréer , & non qu'on m'aplaudisse ;  
 Je crains peu des Censeurs , les traits malicieux ;  
 Leurs Voix, sur mes défauts, ouvre mes foibles yeux.  
 Aux Charmes du repos uniquement sensible ,  
 Je me trace le plan d'une Course paisible ,  
 Où , maître de moi même & de mes sentimens ,  
 Je puisse l'être aussi de tous mes mouvemens.  
 Ainsi , si de rimer il m'a pris fantaisie ,  
 ( Qu'un Censeur, s'il lui plait, la nomme Phrénésie )  
 C'est un amusement , que j'ai voulu choisir ,  
 Et je passe à ce jeu ce que j'ai de loisir.  
 Aussi, sans trop presser les bouillons de ma Veine ,  
 Je la laisse couler lentement & sans gêne.  
 Quelquefois les vapeurs d'un paisible sommeil ,  
 La rendent plus rapide & souple à mon réveil.  
 Souvent même , en parlant , un mot , une pensée ,  
 D'un trait que je cherchois me font naître l'idée.  
 Et tel , qui d'un Portrait m'a fourni le dessein ,  
 Se trouvoit avec moi , lorsque je l'ai dépeint.  
 C'est ainsi , qu'à plaisir , de tout faisant usage ,  
 Chaque jour je finis , ou comence uné page ;  
 Et sans trop m'atacher aux Préceptes de l'Art ,  
 Je pense , je compose , & je rime au hazard :  
 N'importe , bien ou mal , rimons , c'est ma manie ;

Le feu de mon Esprit enhardit mon Génie.  
 Courage , me dit-il , ne te rebute pas ;  
 Le desir d'être heureux affermira tes pas.  
 L'auguste Vérité va t'ouvrir la carrière :  
 Et tu ne peux broncher marchant à sa Lumière ;  
 Sur les sages Conseils règle tes sentimens  
 Et réprime des sens les fougueux mouvemens.  
 Oui je borné à cela le bonheur de ma vie  
 Et voir la vérité fait toute mon envie.  
 Eh bien ! monte à la source , & sans perte de tems ;  
 Consulte sur ce point les beaux Enseignemens ,  
 Des Docteurs autrefois si vantez dans la Grèce ;  
 Fastueux Monumens de l'Atique Sagesse.  
 Lis donc , informe toi , combien Rome après eux  
 A produit là dessus de Sentimens fameux.  
 Peut-être , qu'au moïen des ces doctes recherches ,  
 Tu trouveras enfin ce repos que tu cherches.

Le Conseil seroit bon , si ces Sages jadis ,  
 Avotent philosophé tous d'un comun avis.  
 Mais, loin qu'à cet égard , ils soient d'intelligence,  
 Celui-ci contredit ce que cet autre avance.  
 L'un veut que le repos suive la Volupté ;  
 L'autre de la Vertu fait sa Divinité :  
 Celui-ci , que contente une vaine Science ;  
 Veut qu'on doute de tout , même de l'Evidence :  
 Cet autre , confondant le mal avec le bien ,  
 Dispute pour & contre & ne décide rien.

Enfin , cè qui chez l'un passe pour véritable  
 Pour l'autre , tout au plus , est un Avis probable,  
 Quoi donc ! J'irois creuser mes Méditations ,  
 Et tacher de saisir , sur tant d'opinions ,  
 Celle , qui du Bonheur est la dépositaire !  
 J'aime trop le repos , pour en vouloir rien faire.  
 Non , qu'en tout , je renonce à leurs savans Ecrits ;  
 J'en conoïs les beautés , le mérite , le prix ;  
 Ils ont tout ce qu'il faut , pour former l'honête Homme ,  
 Tel qu'on en vit jadis dans *Athènes* , dans *Rome* ;  
 On peut en les lisant , acquérir un grand Cœur ,  
 Patient dans les maux , ferme dans la douleur ,  
 Genereux , bienfaisant , zélé pour la Patrie ,  
 Pour sa prospérité , prêt à laisser la vie.  
 Content de leurs Leçons , Auteurs judicieux ,  
 Je me plais quelquefois à m'arrêter chez eux :  
 J'écoute leurs Conseils , j'admire leurs Maximes ,  
 Et je mets à profit leurs Sentences sublimes.  
 Mais voilà tout , enfin ; je le prouve en deux mots ,  
 Tous leurs raisonnemens , leurs plus savans propos ,  
 Que sont-ils en éfet qu'un Langage stérile ,  
 Pour fonder le bonheur , instrument inutile ?  
 Oui , ces Sages Païens , j'ose le soutenir ,  
 Sur ce qu'après sa mort , l'Homme doit devenir ,  
 N'ayant point indiqué de consolante idée ,  
 N'ofrent à mon Esprit , qu'une vaine fumée.  
 Sur leurs plus sages Loix , en réformant mes Mœurs ,  
 Quel fruit m'en revient-il , en éfet , si je meurs ?  
 Et puis-je sans frémir , songer que cette vie

S'écoule prouement & va m'être ravie ?  
 Que deviendront alors mes brillantes Vertus ?  
 Tout périt avec moi , dès que je ne suis plus.  
 On a beau me crier , d'un ton plein d'éloquence ,  
*Qu'avec soi la Vertu porte sa récompense ;*  
*Que l'honneur de la suivre est un trop digne prix ;*  
 Que même à la voir nue on en seroit épris ;  
 Je le dis librement , mon Esprit mercenaire ,  
 D'une sèche Vertu ne peut se satisfaire ,  
 Et croit qu'avec raison , l'on traiteroit de sot ,  
 Tout Gueux , que charmeroit une Beauté sans dot.  
 Oui , je compte pour rien , ce Rang, cette Noblesse,  
 Où peut seul élever l'amour de la Sagesse ;  
 Ce doux plaisir , qu'on goûte à la suivre , à l'aimer ;  
 Et qu'on peut mieux sentir, qu'on ne fait l'exprimer.  
 Que le Siècle présent , illustrant ma Mémoire  
 Aux Siècles , qui suivront en transmette la gloire ;  
 Que mon nom passe enfin à la Postérité.  
 Cet espoir si flatteur n'est qu'une vanité :  
 De semblables motifs la séduisante amorce ,  
 Pour me tranquiliser , n'a ni pouvoir , ni force.  
 Pour mon Ame la vie a feté des apas ;  
 C'est presque le seul bien , dont elle fasse cas.  
 Le goufre du Néant la remplit d'épouvante ;  
 N'exister plus , Grand Dieu , quelle idée acablante !  
 La Mort va m'enlever précipitant son cours ,  
 Ma Sagesse , mes Biens, mes Honeurs, pour toujours ;  
 Rendre mon sort égal , pour prix de mes services ,  
 Au sort d'un Scélerat , chargé de mille vices ;

Qui vit tous ses forfaits , au gré de ses desirs ,  
 Servir utilement ses criminels plaisirs !  
 Tandis qu'à la Vertu mon Ame assujettie ,  
 Sous de pénibles Loix fut toujours asservie .  
 Si l'on meurt sans retour , rien n'est bien, rien n'est  
 mal ;

Tout acte est de soi même indifférent égal.  
 Et , si c'est mon plaisir , quoiqu'on en puisse dire ;  
 Je puis assassiner , voler , mentir , médire .  
 Pour ces crimes , en vain , une secrète horreur ,  
 Si je veux les comettre , intimide mon cœur :  
 Rien ne doit m'allarmer , rien ne peut me contraindre ,

Si, passé le trépas , je n'ai rien plus à craindre.  
 Qui , sans m'inquiéter d'aucuns soins superflus  
 Je dois manger & boire , & ne rien faire plus :  
 Je puis impunément , vivant à l'avanture ,  
 Suivre l'aveugle Instinct de l'aimable Nature ;  
 Et secouant le joug d'un chimérique honneur ;  
 N'aimer que le plaisir , ne fuir que la douleur.  
 Mais pour me réfuter , j'entens qu'on va me dire :  
*Gouverné par des Loix , soumis à leur Empire ,  
 Vous ne craindriez donc rien de leur juste rigueur ,  
 Et leur Glaive éfrayant ne vous seroit point peur ?  
 Les Cachots , les Tourmens , un infame Suplice ,  
 Bientôt de vos excès vont purir la malice ,  
 Pourriez-vous de sang froid , sans horreur , sans pâlir .  
 Voir le moment fatal , où vous allez périr ?*  
 Oui , je puis de mon Cœur éloigner toute crainte ,

S'il est vrai , qu'à l'instant que ma vie est éteinte ,  
 Mon Esprit s'évapore , & mon Corps est détruit ,  
 Sans pouvoir espérer d'être un jour reproduit.  
 N'ayant plus rien à perdre , ayant perdu la vie ,  
 Et n'attendant rien plus , si tôt qu'elle est finie ,  
 Etant bien assuré , qu'à mon tour de la mort ,  
 Enfin je subirai l'inévitable sort ,  
 Incertain toutefois , du tems, de la manière ,  
 Si ce sera bientôt , ou si de ma carrière ,  
 Longue , selon mes Vœux , je pourrai voir le bout ;  
 Si mon corps de langueur exténué , dissout ,  
 De maux cruels & longs , fuite presque ordinaire ,  
 Enfin dans le tombeau quittera sa misère ;  
 Ou , si d'un mal subit mortellement frappé ,  
 Enivré de plaisirs , de projets occupé ,  
 On verra tout d'un coup ma course terminée ,  
 Et mes vastes Projets s'en aller en fumée ,  
 Qu'importe , que je meure en souffrant dans un Lit ,  
 Ou sur un Echafaut , condamné par Edit ?  
 Est-ce vivre après tout , que languir misérable ?  
 Et la vie à ce prix est-elle désirable ?  
 Je mets le cas au pis , ainsi que chacun voit.  
 Eh ! ne peut-on tramer de criminel exploit ;  
 Qu'il ne soit aussi-tôt puni de la Justice ?  
 Et tous les noirs forfaits mènent-ils au supplice ?  
 N'a-t-on point de moyens pour éviter l'éclat ?  
 Tel est trompeur subtil , qui n'est pas Scélerat.  
 Le Pouvoir , le Crédit , la Ruse , l'Artifice ,  
 Du Fer & du Poison la funeste malice .

Ménagez avec art , employez à propos ,  
 Produiront des *Césars* , formeront des Héros ,  
 Dont les uns vanteront la valeur , le courage ,  
 Les autres maudiront les fureurs & la rage.

Quelle confusion , Ciel ! quel affreux Cahos !  
 Est-ce en vivant ainsi , qu'on peut être en repos ?  
 A de pareils écarts , quand sa fougue l'emporte ,  
 L'Homme seroit-il fait , pour agir de la sorte ?  
 Prendroit-il en naissant ce barbare penchant ?  
 Et n'existeroit-il , qu'afin d'être méchant ?  
 Non, non, il n'est point fait pour comettre des crimes ;  
 La Raison , la Nature, abhorrent ces Maximes ;  
 Elles parlent en lui ; s'il écoute leurs voix ,  
 Il ne peut se tromper : S'il pratique leurs Loix ,  
 Il ne peut qu'être bon , doux , juste , débonnaire ,  
 Compatissant , humain , charitable , sincère.  
 Mais l'Homme à cette voix rarement attentif ,  
 A de si justes Loix presque toujours retif ;  
 De mille Passions Esclave volontaire ,  
 Pouvant choisir le bien , c'est le mal qu'il préfère.  
 Ce phénomène est triste , il étone , il surprend ;  
 Plus on le considère , & moins on le comprend ,  
 Que du bien & du mal , l'Homme avant la science ,  
 Sur le choix qu'il doit faire , il hésite , il balance ,  
 Et qu'au Bien sa Raison devant le ramener ,  
 Au Mal par son Penchant , il se laisse entraîner ;  
 Qu'il se condamne en l'un ; que dans l'autre , il  
 s'approuve ,

Et que toujours pourtant le même il se retrouve.  
 En vain, Doctes Païens, sur ce point consultés,  
 Dans vos Ecrits divers, je cherche des clartez ;  
 Vous marchez à tâtons, & sur cette matière  
 Votre Raison bégaïe & manque de lumière.  
 Sans oser prononcer d'un ton définitif,  
 Vous n'ofrés à l'Esprit rien qui soit décisif.  
 Vous faites voir le mal, sans en montrer la source ;  
 Vous peignés l'Homme impur, malheureux, sans res-  
 source,

Pauvre dans ses motifs, foible dans ses secours,  
 Vous étalés en vain de fastueux Discours.  
 En vain, de la Vertu, vous nous montrés l'em-  
 preinte

Si l'on n'est retenu par l'espoir ni la crainte.  
 Que l'Homme est malheureux ? Que doit-il devenir !  
 La Mort n'ofre à ses yeux qu'un obscur avenir.  
 Tout est perdu pour lui; son Corps réduit en cendre;  
 Dans un sombre tombeau tristement va descendre,  
 Que d'Orgueil abatu, de Projets avortés !  
 Que de Grands à la fleur de leur âge emportés !  
 Que de Vices heureux, de Vertus opprimées  
 Malgré tout leur éclat sous la Terre enfermées !

Mais quel est ce Flambeau, dont les raïons divins,  
 Fixant de mon Esprit les regards incertains,  
 Font briller à mes yeux, come un Guide fidèle,  
 Le secours désiré d'une clarté nouvelle ?  
 Dans ce don lumineux, Grand Dieu, je vous conois,

Jadis je vous cherchois , aujourd'hui je vous vois :  
 A la fin par vos soins , ma Raïson épurée ,  
 Va suivre désormais une route assurée.  
 Tel un Home égaré , dans une sombre nuit ,  
 Cherche , sans le trouver , un Gîte , qui le fuit ;  
 Mais qui , dès que du jour la lumière est venue ,  
 Au gré de ses desirs se présente à sa vûe.  
 Oni , je n'en puis douter , de ce vaste Univers ,  
 Seul vous avez produit les Elémens divers ;  
 Vous en avez construit la forme , l'édifice ;  
 D'un mot vous en avez réglé tout l'artifice.  
 Vous avez dit , Seigneur , *Que la Lumière soit !*  
 Et voilà qu'à l'instant , la lumière se voit .  
 C'est de votre bonté , c'est de votre puissance ,  
 Que tant d'Êtres divers tiennent leur existence.  
 Les Astres dans les Cieux à vos ordres soumis ,  
 Suivant l'impulsion , qu'en eux vous avez mis ,  
 Respectent constamment , dans leur course rapide ,  
 Sans varier jamais , la force qui les guide.  
 Quel spectacle pompeux de Plantes , d'Animaux ,  
 N'offrent point à mes yeux & la Terre & les Eaux ?  
 Vous en êtes le Père , & c'est votre Sagesse ,  
 Qui maintient à chacun son genre & son espèce ,  
 Sans qu'en eux jusqu'ici , dès le comencement ,  
 On se soit aperçu du moindre changement.  
 Enfin l'Home est formé. Dans ce dernier ouvrage ,  
 Il vous a plu , Grand Dieu , d'imprimer votre Image ,  
 Et vos mains de la poudre ont tiré les ressorts ,  
 Qui donent & la forme & la force à son corps .

Vous

Vous l'avez animé , pour le tenir en bride ,  
 D'un Esprit , qui conçoit , qui juge , qui décide ,  
 Mais bientôt le Démon , jaloux de son bonheur ,  
 Empruntant du Serpent l'organe séducteur  
 De l'Homme aveugle \encor sur prend la vigilance ,  
 En flatant son orgueil d'une vaine science ;  
 Insensé , tu te rends ! Que fai-tu , malheureux ?  
 Tu te perds en mangeant de ce Fruit dangereux.  
 C'est un poison fatal , qui coulant dans tes veines  
 Va te faire éprouver les plus amères peines ,  
 Rendre ton Corps-sujet à mille infirmités ,  
 Pervertir ta Raison , troubler ses Facultés ,  
 Afoiblir dans ton Cœur , déchû de l'Innocence ,  
 De toutes les Vertus la divine influence ,  
 De monstrueux panchans t'inspirer les fureurs ,  
 Et de la mort , enfin , t'attirer les horreurs.  
 En vain , pour te soustraire aux regards de ton Juge,  
 Honteux de te voir nud , tu cherches un refuge ;  
 Rien ne peut échaper à ses yeux clair voians ,  
 Ni détourner l'effet de ses Arrêts puissans.  
 Au moins , si de ce Fruit la funeste efficacité ,  
 Se terminoit à toi , sans passer à ta race ;  
 Sans verser dans le sang de ta Postérité ,  
 Les principes actifs de sa malignité !  
 Non ! le Poison reçu rend le mal incurable ,  
 Et l'Arrêt prononcé , la peine irrévocable.  
 Tes Enfans , en ton sein , dans le crime conçus ,  
 Pourroient-ils en effet n'être pas corrompus ?  
 Pourroient-ils éviter , issus de ta semence ,  
 De subir les rigueurs de la même Sentence ?

Tels font les maux afreux par ton crime introduits ,  
Tel est le triste état , où tu nous a réduits.

Mais , Seigneur , vos bontez au Pécheur misérable ,  
Bientôt viennent montrer un Sauveur charitable ,  
Bientôt , au lieu d'un Juge & d'un Maître en couroux ,  
Anonçent le retour d'un Père tendre & doux.

Si contre le Pécheur s'arme vôtre Justice ,  
Si vôtre Sainteté demande qu'il périsse ,

Le Criminel pourtant est l'œuvre de vos mains ,  
Et doit servir de Père au reste des Humains.

Grand Dieu , que vos Décrets font grands , font  
adorables !

Ils font à mon Esprit , cachés , impénétrables ;  
Et pour en découvrir les causes , les ressorts ,  
Vainement la Raison fait les plus grands efforts.

Ce sont des Vérités , que je ne puis comprendre ;  
Des Abîmes profonds , où je ne puis descendre.

Oui , Seigneur , vous savez que l'Home va pécher ;  
Vous permettez qu'il tombe , au lieu de l'empêcher ;  
De cette chute donc le cas inévitable ,

Dans son événement se trouve infurmontable ;

Ainsi l'Home à lui seul , sans aide abandonné ,

Dans le Crime aussi-tôt va se voir entraîné :

Il semble , qu'en cela , vôtre bonté s'oublie ;

Et que tenant de vous son bonheur & sa vie . . .

Mais où va s'égarer mon Esprit curieux ?

Ces objets , pour les voir , sont trop loin de mes yeux ;

Ils ne sont réservés qu'au seul Etre suprême ;

Et pour en bien juger , il faut être lui même ;

Lui seul peut en éfet , de ses vastes desseins ,

Voir ,

Voir , régler , soutenir les rapports & les fins :  
 Lui seul, come il lui plaît, peut ranger chaque chose ,  
 Pour amener le tout au but , qu'il se propose.  
 L'Homme , pour son état , a tout ce qu'il lui faut ;  
 Il n'a point été fait pour atteindre si haut.  
 Des rares Facultez , dont son Ame est ornée ,  
 Par leur Divin Auteur , la puissance est bornée.  
 Combien de Véritez , qu'il ne fait qu'entrevoir ,  
 Et que de Faits certains , qu'il n'a jamais pû voir !  
 Ses besoins limités à ceux de sa nature ,  
 Doivent de son savoir fixer seuls la mesure,  
 Dans ceux de sa Santé , le Corps trouvant les siens ,  
 Son Sentiment lui montre ou ses maux , ou ses biens,  
 Mais pour les qualitez & l'essence des choses ,  
 Leur pourquoi , leur coment , leur principe , leurs  
 causes ,

Il peut les ignorer , & pourtant en jouir ;  
 Il peut en profiter , sans les approfondir,  
 L'Esprit fait pour penser , aspire à tout conoître ,  
 Veut raisonner sur tout , tout diriger en maître.  
 Mais logé dans le Corps , come en une Prison ,  
 Les liens de ce Corps enchainent sa Raison.  
 Il tend à s'élever , orgueilleux , téméraire ,  
 D'un vol audacieux , au dessus de sa Sphère,  
 Non content de ses biens , seuls réels & certains ,  
 Il court après leur ombre , ou s'en forge de vains.  
 Pour lui , rien n'est caché , du moins , rien ne  
 doit l'être :

Ce qu'il ne peut saisir , ou n'est point , ou peut-être  
 N'ofre

N'offre que préjugés de l'Education ;  
 De Sophistes trompeurs subtile invention.  
 Pourquoi Dieu n'a-t-il pas rendu l'Home impec-  
 cable ,

Afranchi de tous maux , de faillir incapable ,  
 Pour vivre sans douleur , & ne mourir jamais ?  
 Pourquoi tout n'est-il pas au gré de ses souhaits ?  
 Pauvre Esprit , mets un frein à tes desirs avides ,  
 Ou présente à leur choix des objets plus solides.  
 Les plus intéressans sont placez sous les yeux ;  
 Les autres , la plupart , sont faux ou vicieux ,  
 Ou de tes Facultez surpassant l'étendue ,  
 Proposés à ta Foi , sont cachés à ta vüe.  
 Telle a toujours été l'origine du mal ;  
 Tel des biens & des maux le partage inégal ;  
 Tels mille autres sujets , qu'on voit dans la Nature ,  
 Conus par leurs Efets , dont la Cause est obscure.  
 Pour de sages raisons , celui qui les a faits ,  
 Les tient envelopés sous un nûage épais.  
 En vain de son Esprit l'Home forçant l'usage ,  
 Voudroit par ses efforts dissiper ce nûage ,  
 Et de l'Être éternel , compassant les Décrets ,  
 De son plan général pénétrer les secrets.  
 Non ; la Raïson sans aide à soi même laissée ,  
 Ne sauroit aussi loin faire aler sa pensée ;  
 Mais docile à sa voix , elle doit recevoir  
 Ce que Dieu lui révèle & qu'elle n'a pû voir.  
 L'Home sans ce secours , jouët de son caprice ,  
 Embrasseroit l'erreur , croupiroit dans le vice.

La fragile Raison, facile à s'égarer ;  
 S'éclipse, ou s'obscurcit, au lieu de l'éclairer.  
 L'un ne s'en fert jamais ; l'autre plein d'arrogance,  
 Sur ses Décisions fondant sa confiance,  
 La rend seule l'arbitre & du mal & du bien,  
 Borne tout à lui seul & ne conoit plus rien.

FIN du 1er. Chant.



## AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

**J**E vous prie d'insérer dans votre Journal  
 la Lettre suivante, que je viens d'adres-  
 ser à Mr. LUZAC. Je suis fâché, Mes-  
 sieurs, d'y prendre une place pour n'y parler  
 que de moi & d'une chose qui intéressera  
 fort peu la plupart de vos Lecteurs; mais  
 je suis charmé d'avoir cette occasion de vous  
 assurer de la considération avec laquelle j'ai  
 l'honneur d'être.

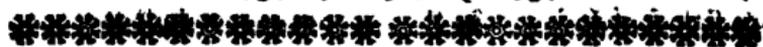
MESSIEURS,

Votre &c.

E. BERTRAND P.

BERNE le 28. Janv. 1759.

A Mr.



A Mr. LUZAC &c. A Leide.

MONSIEUR,

J'ai lû dans le *Journal Helvétique* du Mois de Novembre 1758. l'Article que vous avés inferé dans la partie des Nouvelles Litteraires de vôte Bibliothèque impattiale Tom. XVII. p. 106. qui acuse formellement & sans restriction les Ministres de la *Suisse Réformée* d'étérodoxie. A cette lecture, il ne me vint pas en pensée que cette acufation pût me regarder, quoique j'aie étudié à *Genève*, reçu l'imposition des mains à *Lausanne* & que je sois également Membre du Corps du Clergé du *Pais de Vaud*, come de celui de *Berne*. Mes Sermons ordinaires font foi de ma Doctrine. Ceux qui sont imprimés, aussi bien que les deux Editions de mon *Catéchisme*, & divers autres *Ecrits*, prouvent que je n'ai jamais rien enseigné de contraire à la *Confession Helvétique* & au *Synode de Dordrecht*, qui sont les principaux Livres *Symboliques* des *Eglises Réformées*. La meilleure & la seule vraie justification d'une imputation d'erreur est la *Confession franche* de la *Vérité*. Je suis informé depuis peu de tems, *Monsieur*, que j'ai une autre  
forte

sorte d'intérêt à prendre dans l'Article de votre Bibliothèque. Deux de mes Amis de *Hollande*, l'un desquels est un de vos Théologiens célèbres, dont l'amitié me fait autant de plaisir que d'honneur, m'écrivent, qu'on me regarde come l'Auteur de l'Article qu'on dit venir de *Berne*. J'ai donc cru devoir déclarer, que je n'ai jamais publié, ni ne publierai jamais rien, sous le masque d'un Anonyme, contre qui que ce soit, & que lorsque je ne pourai pas dire ouvertement ce que je pense, je saurai me taire. Je n'ai pas besoin, *Monsieur*, de vous dire, que cette Lettre est la première que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Je n'ai point celui de connoître, ni les Auteurs, ni les Editeurs, ni les Directeurs de votre Journal, & jamais je ne leur écrivis ni directement, ni indirectement. Enfin je déclare, que je n'ai même jamais eu aucune intention de rien publier de ce qui est contenu dans l'Article qu'on m'attribue sans fondement. J'aime d'ailleurs à me persuader, que celle de l'Auteur que je ne conois point, a été pure & droite, & je prie Dieu qu'il affermissé & qu'il étende de plus en plus le règne de JESUS-CHRIST notre Sauveur.

J'atens, *Monsieur*, que vous ne me refuserez pas la grâcé de publier ma Lettre, ou un Extrait suffisant, pour détruire une imputation absolument fausse & que vous agréerez les assurances de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

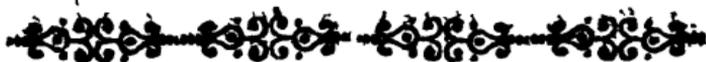
*Monsieur*,

Vôtre &c.

Élie BERTRAND P.

BERNE le 27. Janvier

1759.



LE FAUX BERGER

OU

HISTOIRE de LINDOR.

JE tiens, MESSIEURS, l'Histoire que je me propose de communiquer au Public, par la voie de votre Journal, d'un jeune Gentilhomme, que ses Richesses ont mis en situation de satisfaire pleinement ses goûts, & qui n'a profité d'une position si favorable, que pour aquérir de nouvelles Connoissances, par le moien des Voyages. Cette inclination a été si forte chez lui, qu'il

qu'il sembloit n'être né que pour arpenter la Terre. Depuis l'âge de 18. Ans, jusques à celui de 35. il a visité non seulement toutes les Cours de l'Europe, mais il a encore parcouru une bonne partie de l'Asie. C'est dans l'un de ses premiers Voyages, qu'il fit conoissance avec LINDOR, & quoique jeune encore, la manière dont il décrit cette première sortie de la Maison Paternelle, mérite d'être rapportée. Elle servira de Préambule à l'Histoire du *Faux Berger*; qui vous sera envoyée dans la suite, si vous donés place à ce début. Voici les termes mêmes dans lesquels s'exprime ce jeune Gentilhomme, dans une Lettre qu'il écrit à une Dame de ses Amies.

**P**OUVANT enfin satisfaire l'inclination décidée que j'ai pour les Voyages, je goutai les plaisirs les plus vifs dans la Ville de L. . . où je me rendis d'abord avec le dessein d'y passer quelque tems. Sociétés gracieuses, Parties fréquentes, Conversations enjouées, Repas délicats, Promenades agréables, rien ne fut omis, pour me procurer des Amusements, auxquels la diversité donoit encore un nouveau prix. J'étois un jour dans un de ces Cercles d'élite, où l'Ennui n'a jamais eû le talent de s'introduire, les aimables perso-

personnes qui le composoient sachant le prévenir, n'étoient jamais appellées à le dissiper. Je fus enchanté de la réception qui me fut faite. L'aisance y régnoit de façon à me faire bientôt perdre cet air contraint, cette timidité déplacée, qui acompagne ordinairement le manque d'usage. Chacun suivoit son goût avec une pleine liberté, dans l'idée que la vraie politesse consiste à ne point se gêner réciproquement. Une douce complaisance bannissoit toute aigreur; on ne paroissoit opposé dans les sentimens, qu'autant qu'il le faloit pour égayer la Conversation; qui avoit toujours quelque chose d'obligeant & pour les personnes qui la soutenoient, & pour celles qui en étoient Auditeurs. Me connoissant, *Madame*, vous me croirés peut-être déplacé dans une Compagnie aussi brillante. Point du tout; cette Société charmante ne me fit connoître la supériorité de son Génie, que par la facilité avec laquelle elle se mit à la portée du mien. Une attention obligeante pour ceux qui parloient, un Visage satisfait en les écoutant, des politesses délicates, ménagées & sans fadeur, mettoient tout le monde dans une situation des plus gracieuses. J'y étois moi même peut-être plus que tous les autres, mais hélas!

Les plaisirs les plus purs ne sont point sans mélange

Et

Et tel qui les produit, trop souvent les dérange.

En éfet, je m'aperçû bientôt que je prenois un intérêt trop vif à l'une des perſones de cette aimable Compagnie. Je crû d'abord qu'un mérite, diſtingué même entre ceux qui s'oſoient à mes regards, en étoit la ſeule cauſe. Cependant un air rêveur & diſtrait s'empara de moi malgré tous mes efforts, & il ne fut plus poſſible de me déguifer, que l'Amour venoit de me faire une profonde bleſſure.

Il me ſeroit aisé de juſtifier ma ſenſibilité, en faiſant icile Portrait de l'aimable Objet qui triompha de mon Indifférence. Mais je vous crois trop judicieuſe & trop prudente, pour blamer la tendreſſe. Elle doit au contraire être enviſagée come une marque certaine d'un bon Cœur & d'un naturel heureux. D'ailleurs ſi elle ocaſioné quelques peines, elle nous en dédomage amplement par une multitude de plaiſirs.

Vous le ſavés ſans doute, un Cœur véritablement touché, ne cherche que la Perſonne qu'il aime; ou, à ſon défaut, la Solitude. Un jour que je venois de quitter la Reine de mes deſirs, je m'écartai conſidérablement, pour n'être point troublé dans la plus douce de toutes les Réveries, Mon Amé;

séparée en quelque sorte de tout l'Univers, ne s'occupoit que du seul objet qui pouvoit l'intéresser. Flotant entre la crainte & l'espérance, mon Imagination me représentoit tour à tour, les difficultés que j'avois à surmonter & les délices qui m'atendoient; si mes soins pouvoient être couronnés d'un succès heureux. J'entraî, presque sans m'en apercevoir, dans un Bocage épais, habité par une multitude d'Oiseaux, qui par leurs tendres ramages, sembloient s'intéresser à mes peines. Tandis que j'écoutois ces Musiciens ailés, une Voix douce & agréable, que l'Art n'avoit point encore assujettie à une Cadence gênante, vint tout à coup frapper mes Oreilles. Je tournai la Tête avec surprise, & j'aperçû à quelques pas de moi une jeune Bergère, qui s'amusoit à cueillir des Fraises. Elle avoit laissé son Troupeau dans une Plaine peu éloignée, sous la garde d'un Chien fidèle: Elle s'étoit fait suivre d'un Mouton chéri, paré d'une Guirlande de Fleurs, Image naturelle de la douceur des Chaines de celui qui lui en avoit fait Don. Come elle ne m'avoit point encore remarqué, elle n'interrompt pas sa Chanson, & j'eûs le plaisir d'entendre ces deux Couplets:

Sans les Caresses des Zéphire

Nulla

Nulle Fleur ne feroit éclore ;  
On doit à leurs charmans soupirs  
L'éclat des Lis & de la Rose.

Ainsi les Nymphes de nos Champs  
Sans se piquer d'être cruelles,  
Font un Souris à leurs Amans  
Et ce Souris les rend plus belles.

J'y en joignis deux qui pouvoient se chan-  
ter sur le même Air & qui exprimoient assés  
bien mes desirs.

EGLE' fait doner de l'Amour ;  
Hélas que ne veut elle en prendre !  
Dans sa splendeur l'Astre du jour  
Brule des feux qu'il fait répandre.

Triomphe enfin de cet Objet  
Amour, il y va de ta gloire ;  
Si dans mon Cœur tu prens un Trait.  
Je te répons de la Victoire.

Je m'avançaï ensuite. Une rougeur mo-  
deste couvrit d'abord le Visage de cette ti-  
mide Bergère. J'eus peine à la rassurer. J'y  
parvins enfin. Sa Modestie naturelle, la  
simplicité de ses manières, l'ingénuité de  
ses Discours me parurent dans cet instant  
d'un prix inestimable. Heureux, disois-je  
en moi-même, ceux qui n'ont point encore

après l'art pernicieux de déguiser leurs sentimens, & qui ne sont jamais apellés à feindre. La simple Nature, lorsqu'elle n'est point altérée, nous fait passer une Vie bien délicieuse. Campagnes charmantes, séjour de l'Innocence & de la Tranquilité, que vous êtes préférables aux plaisirs tumultueux des Villes. Ici, toujours égale à elle même; une tendre Bergère fait le bonheur de son Berger. Elle ignore le dangereux secret de farder son Ame; elle la montre à découvert; elle ne se fait point une étude de cacher sa façon de penser à un Amant fidèle, & d'austères Bienléances ne la condamnent pas à une gêne continuelle. Assuré des Cœurs les uns des autres, on ignore jusqu'au nom de la jalousie & des soupçons dangereux. On ne s'occupe que du plaisir de s'aimer & de mériter de l'être; de le répéter sans cesse & de l'entendre de même. On n'est jamais dans l'embarras, si pour répondre à une déclaration tendre, on empruntera le langage de l'Ironie, ou celui d'un Couroux affecté. On n'est point dans l'inquiétude si l'on en dit trop ou trop peu; on ne craint point l'inconstance d'un Amant, parce qu'on est persuadé qu'il n'a jamais parlé d'une manière opposée à sa pensée, & que l'on ne redoute pas les Intrigues d'une dangereuse Rivale.

Mon Esprit étoit si agité, que mes Réflexions, malgré leur longueur, n'auroient peut être pas cessé si tôt, sans l'arrivée d'un jeune Homme, dont la figure intéressante me frapa. Sa Physionomie anonçoit un peu d'inquiétude; elle fut dissipée à la vue de ma Compagne, qui en étoit la seule cause. Après m'avoir salué, il vint à elle & lui présenta un Bouquet avec une grace surprenante; mais sa démarche étoit dirigée par l'Amour; le Père des graces ne fait-il pas toujours en doner.

Je fus surpris parmi un grand nombre de Fleurs champêtres de voir plusieurs Plantes, qui ne pouvoient avoir été produites que par un Parterre bien cultivé. J'en marquai mon étonnement. Le Berger me fit remarquer alors, sur le penchant d'une Coline, un Château superbe, qui se présenteoit à mes regards avec tout le faste que peut étaler la Vanité. C'est-là, me dit-il, où quantité de monde, occupé à des inutilités, cherche dans un faux brillant à trouver des plaisirs réels. Le Seigneur qui l'habite est prévenu non seulement dans ses volontés, mais même dans ses desirs. De viles Esclaves sont soumis à ses ordres & sont assés malheureux, pour encenser une Idole plus malheureuse encore. Il ne se refuse aucun des plaisirs qui se présentent

lentent à son Imagination dérèglée, & l'on peut dire cependant, qu'il n'en goûte aucun. Semblable à un Home sans apétit, à qui l'on offre les Mets les plus délicieux, tout lui devient insipide. Ses Richesses lui sont inutiles, ses Courtisans lui deviennent à charge, ses Maitresses lui donnent de l'Inquiétude, ses Domestiques le gênent, ses Equipages le fatiguent. Enfin, en apparence c'est l'Home le plus heureux & qui excite le plus l'envie, & dans la réalité, celui qui mérite le plus de pitié. Il y a 8. jours qu'il fit un Etalage pompeux de sa Magnificence, à l'occasion de la Fête d'une de ses Maitresses; car il en a plusieurs; mais non, il n'en a point, toutes celles qu'il croit lui être attachées, ne le sont réellement qu'à la pompe qui l'environne ou à un vile intérêt. La cérémonie dont je veux parler fut annoncée par la Symphonie d'une vingtaine d'Instrumens différens. Ils étoient suivis d'un superbe Phaeton formant une espèce de Char de Triomphe, qui éblouissoit par la quantité de dorure dont il étoit surchargé. Les Chifres en broderie des deux Amans étoient entrelassés par des Lacs d'Amour, au dessus desquels on avoit peint CUPIDON, prêt à décocher dans le Cœur de la jeune Amante une de ses Fleches dorées, presque toujours victorieuses....

curieuses. . . . Mais je m'aperçois, dit l'aimable Berger, que le récit de cette Fête n'attire point votre attention. Je serois indiscret de vous entretenir plus long-tems : Une Conversation rustique, telle que la nôtre, n'est point digne de vous occuper.... Je l'arrêtai à ces mots, & lui témoignai les soupçons, que la façon dont il venoit de s'exprimer, m'avoient fait naître sur sa Condition de Berger. Il me parut interdit, & se contenta de me dire, si je ne le suis pas par la Naissance, je jouis de tout leur bonheur. Puiffe le vôtre être aussi parfait, que celui qu'on goûte dans ces paisibles Retraites.

Ces Paroles piquèrent ma curiosité. Je fis plusieurs Questions à ce prétendu Berger. Il y répondit, en prenant un ton de réserve, qui m'annonça la répugnance qu'il avoit d'entrer dans le détail de ses Aventures. J'aurois crû être indiscret de le presser là dessus dans une première entrevue ; mais résolu de lier une Connoissance plus étroite avec lui, je le priai de vouloir se rencontrer quelquefois à la même heure dans ce même Bocage, où j'aurai soin de me rendre pour avoir le plaisir de la voir. Il me le promit & j'espère que l'effet de cette promesse pourra me mettre en état de vous faire part d'Aventures curieuses, auxquelles je prens un véritable intérêt.

térêt. Je ne laisserai pas de vous entretenir quelquefois de moi & de profiter de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire fréquemment, puisque cela me procurera d'autant plus souvent le plaisir de vous assurer des Sentimens de considération & de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre &c.



## NOUVELLES ACADEMIQUES,

DISCOURS de Réception prononcés dans l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Nanci.

**M**R. de BOUFFLERS, Abé Comandataire de Longeville, & M. l'Abé PORQUET, Docteur de Sorbone & Aumonier de S. M. ayant été reçus Membres de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Nanci, le 20, Octobre 1758. prononcèrent l'un & l'autre suivant l'usage un Discours à leur réception. Celui de M. de BOUFFLERS, contre l'ordinaire des Discours Académiques, étoit écrit dans le Stile le plus véhément. Il autorise son enthousiasme de la situation où il se trouve. Il parle devant un grand Roi : Il se présente

présente ses Vertus, ses Bienfaits : Il voit ces Monumens élevés de toutes parts, pour le soulagement des Peuples ; cette Gloire, qui environne toutes les Actions d'un Roi, le *Modèle des Rois* ; quel Orateur, quel Poète, *entreprendra de la peindre* ? Il y invite ces Hommes illustres, que l'amour de ce Prince pour les Arts a rassemblés. *Vous dirés à tous les Rois ce que vous voies dans le vôtre : Vous proposerés de grands Exemples à leur imitation ; & vous contribuérés peut-être au bonheur futur de toute la Terre. Pour moi... je puiserai dans vos Ouvrages les Principes de cette sublime Eloquence &c.*

Le sujet de son Discours est ainsi amené fort naturellement. Il veut traiter de l'Eloquence & il la définit en général la Faculté de bien parler ; mais, dit l'Orateur, *on a limité l'étendue de ce terme & on n'a donné le Nom d'éloquens qu'aux Gens qui ont parlé de grandes choses, de manière à produire de grands effets. On ne prononce guères le mot d'Eloquence, qu'aussitôt l'esprit ne se représente une multitude, écoutant un seul Homme, intéressée par le Sujet qu'il traite, & entraînée, ou au moins émue, par les choses qu'il dit. Voilà, à proprement parler, l'idée qui est restée aux Hommes de la vraie Eloquence, depuis que DEMOSTHENES & CICERON ont parlé &*  
 qu'A-

qu'Athènes & Rome, leur ont obéi. Depuis ce tems, il semble que la fierté, la grandeur & la hardiesse soient devenus les Atributs de l'Eloquence. Le Gouvernement Républicain la favorise beaucoup plus qu'aucun autre, parce que ce Gouvernement est le seul, qui permette toujours à un Home de parler & à une multitude d'entendre. Pour qu'un Home soit éloquent, il faut qu'au moment où il prend la parole, il paroisse se revêtir d'un Caractère d'Autorité, qui en impose à toute l'Assemblée; il faut que lorsqu'il parle, il devienne le Roi des Gens à qui il parle, & voilà pourquoi la gloire de CICERON étoit si grande à Rome; c'est que chaque Harangue étoit pour lui, pour ainsi dire, deux heures de Dictature.

Le jeune Académicien, tout occupé de cette Eloquence impérieuse, regarde come fort au dessous d'elle tous les traits qui ne font que délicats & fins. Il veut aussi que l'Orateur dédaigne le soin de plaire, & qu'il évite le trop de Méthode. On a, dit-il, énérvé l'Eloquence, en en faisant un Art: L'Home qui doit, par la force de son Génie, commander aux autres, s'asservira-t-il aux Préceptes des Rhéteurs? . . . C'est le Génie, poursuit M. l'Abbé de B. qui doit être pour ainsi dire, l'Âme de l'Orateur. Sans l'Entousiasme, ajoute-t-

ajoute-t-il, il n'est point de véritable Eloquence (\*) &c.

La présence d'un Roi bienfaisant semble avoir inspiré à M. l'Abé P O R Q U E T , les Réflexions qu'il propose dans son Discours, & qu'il approfondit lui même. *La Bonté, dit-il; ne suffit pas aux Rois pour être bienfaisans, il faut qu'elle soit éclairée. Tous les desirs, tous les mouvemens de la Bonté sont vers le Bien, mais que de dangers l'environnent! En bute à une foule de Passions étrangères & souvent opposées, un Roi, naturellement bon les servira toutes les unes après les autres; sa facilité le fera tomber dans mille excès; sa complaisance lui arrachera mille injustices. La Bonté, Source pure & salutaire en elle même, est trop facile à empoisonner; mais come la Bonté peut dégénérer en foiblesse, si elle n'est éclairée; les Lumières sans la Bonté, sont des Dons stériles & souvent funestes. Combien de fois, plus flaté des Entreprises brillantes, que des Entreprises utiles, un jeune Roi ne sera-t-il point tenté*

---

(\*) Note des Edit. Malgré l'opinion de M. P A B É de B. il nous paroît, qu'il se trouve quantité de Sujets, qui ne sont pas susceptibles de ces mouvemens fougueux & passionés, qui caractérisent l'Entousiasme. Il peut y avoir une Eloquence très réelle dans une Diction simple, douce & insinuante.

tenté de préférer les Lauriers sanglans de la Victoire aux Palmes heureuses de la Paix? Il est donc vrai, conclut M. PORQUET, que la Honte & les Lumières réunies, peuvent seules donner à nos Vœux des Rois bienfaisans, c'est à dire, de grands Rois. Pour prouver, qu'il est impossible qu'ils soient véritablement grands, sans la Bienfaisance, il part d'un Principe, qui devoit être vrai & qui le seroit en effet, si les Hommes étoient plus judicieux & plus sages qu'ils ne le sont: Ce Principe est: „ Que pour être grands dans notre opi-  
 „ nion, ce n'est pas assez que les Rois aient  
 „ fait de grandes choses; il faut encore  
 „ qu'ils les aient faites pour nous; parceque  
 „ nous regardons come étranger à leur  
 „ Gloire, tout ce qui est étranger à notre  
 „ Bonheur.

M. THIBAULT, Directeur de l'Académie, dans sa Réponse aux deux nouveaux Académiciens, ajouta quelques traits au Tableau qu'ils venoient de peindre. Il remarqua, que quoique le Gouvernement Républicain, come l'avoit dit M. l'Abé de B. fut celui qui favorise le plus l'Eloquence, le Gouvernement Monarchique pouvoit aussi donner lieu aux Orateurs de puiser dans leur Génie, ces traits vifs & rapides, ces expressions fortes & animées, ces images  
 no-

nobles & majestueuses, si propres à concilier la Gloire des Rois avec l'Intérêt des Nations.

La Séance fut terminée par la lecture de quelques Réflexions de M. l'Abé de B. sur la Sagesse. Ce morceau mérite d'être ici rapporté en son entier.

*La Sagesse est la Science de bien vivre : Le Sage est celui que la Raison conduit à la Vertu. S'il n'avoit eu que de l'Expérience & s'il n'avoit fait que des Réflexions, il n'auroit été que Philosophe ; s'il s'étoit contenté de joindre à cette Philosophie une vigilance & une attention continuelle, il auroit de plus été prudent ; mais il a employé cette Philosophie & cette Prudence à régler sa conduite & à embêler son Ame ; les Lumières de son Esprit ont éclairé son Cœur, & c'est pourquoi on lui a donné le beau nom de Sage. Tous les Hommes lui ont rendu de justes hommages & la plupart en ont pris une idée fautive. Les Poètes l'ont peint dans la Solitude, méprisant les autres Hommes, fuyant leurs Vices, que son exemple auroit pu corriger, & cherchant, loin de leur commerce, des Vertus qu'il ne pouvoit pratiquer qu'au milieu d'eux. La Société au contraire est l'Element du Sage ; il y vit avec un Esprit juste, un Cœur droit, & des Passions douces : Il ne voit dans les Hommes que ses semblables & dans leurs défauts que l'imperfection.*

de

de son être. Il ne se permet ni le mépris ; ni la haine : L'Amour le trouble peu ; l'Ambition ne l'occupe point ; il a des Amis & il aime le reste du Genre humain. Son Ame ne se refuse point au plaisir & ne se vuidit point contre le malheur ; mais ni l'un ni l'autre ne font sur lui de trop vives impressions. Il sait qu'un des effets du Préjugé est, d'attacher des besoins aux choses qui ne méritent pas même des desirs ; il a calculé, qu'on perdoit toujours à rendre nécessaire ce qui par soi même étoit indifférent ; il a secoué le joug des Evénemens & veut être l'Arbitre de son sort. En effet, l'Homme porté au dedans de lui même le Germé de son Bonheur ; & il pourroit le développer à son gré, s'il savoit faire usage de ses forces.

Il n'y a point de forme sous laquelle le Sage ne puisse paroître dans le Monde. Souvent c'est un Père ; occupé uniquement des soins domestiques. Les Loix qu'il dicte dans l'intérieur de sa Maison serviroient de modèle pour le règlement d'un Etat. L'union de sa Famille est un exemple pour toute la Société. Il a placé sa gloire dans la vertu de ses Enfants & son bonheur consiste à jouir de la tendresse de ceux qu'il gouverne.

Quelquefois c'est un Ministre éclairé, laborieux & prudent. Son objet est de concilier la gloire du Prince, le bien de l'Etat & l'intérêt des Particuliers. Il a souvent des vûes sublimes ;

il emploie toujours des moyens moderés ; il sait que tout ce qu'il doneroit à ses intérêts seroit ôté à son devoir, & que l'Homme des autres ne doit point exister pour lui.

Si un Général regarde la vie de ses Soldats come un dépôt , auquel il ne doit toucher qu'à la dernière extrémité ; s'il est ennemi de toute entreprife hazardeuse ; s'il craint les Victoires qui content du Sang & qui ne valent que de l'honneur ; en un mot , s'il soumet l'Amour propre à l'Amour de la Patrie , c'est un Sage à la tête d'une Armée.

Un Roi , qui voudroit le bonheur de son Peuple & qui sauroit le faire ; qui seroit humain , sans énerver la vigueur des Loix ; qui feroit fleurir le Commerce & les Arts ; pour qui aucun mérite ne seroit indiférent ; qui multiplieroit les Récompenses , sans augmenter les Impôts ; qui retrancheroit de son Luxe pour fournir à sa bienfaisance ; qui ne voudroit point tirer son superflu du nécessaire de son Peuple ; qui regarderoit un malheureux dans son Etat , come une tache à son Règne : Ce Roi , dis je , prouveroit que le Trône est aussi la place du Sage.

SEANCE & PRIX de l'Académie de  
MARSEILLE.

L'Académie des Belles Lettres de Marseille  
ajugea , dans sa Séance du 25. Août ;  
P le

le Prix d'Eloquence de 1758. à M. LE FRANÇOIS, Avocat au Présidial de *Bourg en Bresse*, des Académies de *Lion*, de *Caen* & d'*Auxerre*.

M. de CHALAMONT de la *Visclède*, Secrétaire Perpétuel, lut ensuite l'Eloge de feu M. PEISSONEL le Cadet, Académicien Vétéran, mort à *Smirne* dans le courant de l'Année dernière.

M. de SINETI, Directeur de l'Académie, anonça, pour Sujet du Prix de 1759. la *Fondation de Marseille*, qui doit être chantée dans un Poème à rimes plates de cent Vers au moins & de cent cinquante au plus. On renouvelle dans le Programme, publié par l'Académie, les plus fortes Exhortations aux Auteurs de prendre toutes les précautions nécessaires, pour n'être pas connus avant le tems & pour envoyer leurs Ouvrages dans le terme prescrit, c'est à dire avant le 1er. Mai.

SE'ANCE de la Société Littéraire de CHAALONS sur Marne.

DANS une Séance publique de la Société de *Chaalons sur Marne*, tenue le 6. Septembre, M. FRADET fit lecture d'un Mémoire historique sur la Vie & les Ouvrages du Moine ROBERT. Cet Ecrivain Champenois,

*penois*, qui étoit de la Ville de *Reims*, & qui est mort dans le XII<sup>me</sup>. Siècle, fut tiré en 1095. du Couvent de *Marmontier*, où il avoit fait profession de la Vie Monastique, pour être Abé de *St. Remi* de la même Ville. Il fut déposé en 1096. pour n'avoir pas observé exactement la Règle qu'il avoit embrassée, & non pour avoir dissipé les Revenus de son Abaie à faire le Voiage de la *Terre Sainte*, ainsi que l'ont avancé quelques Auteurs, puisqu'il ne fit ce Voiage qu'après sa déposition. Il avoit fait, avant son départ pour la *Palestine*, des efforts inutiles pour obtenir son rétablissement; il en fit de nouveaux à son retour, avec aussi peu de succès, & il fut envoyé au Prieuré de *Sénac*, qui appartenoit alors à l'Abaye de *St. Remi*: C'est là qu'il composa son Histoire de la première Croisade, depuis le Concile de CLERMONT, où elle fut prêchée & résolue, jusqu'à la prise de *Jérusalem*, en 1099. Ce morceau historique est d'autant plus précieux, nonobstant le merveilleux dont il est rempli, que ROBERT a été Témoin oculaire de tous les Faits qu'il raconte.

M. CULOTEAU de *Velye* lût ensuite la première Partie de l'Histoire du Pais, de la Ville & de la Comté Pairie de *Vertus*, située dans le Diocèse de *Chaatons*. Après avoir

établi l'ancienneté de la dénomination du Pais de *Vertus*, qu'il fait remonter aux premiers tems de la Monarchie *Françoise*, il s'attacha à fixer la suite des Seigneurs qui ont possédé ce Pais, jusqu'au commencement du XIII<sup>me</sup>. Siècle, & à éclaircir les faits principaux, qui ont raport à son objet.

M. MEUNIER lût un Eloge historique de M. *François Messire HOCART*, Prêtre, Docteur de *Sorbone*, Chanoine & Doien de l'Eglise Cathédrale de *Chaalons*, Vicaire général & officiel du Diocèse, Prieur Comendataire du Prieuré de *Vieux-Pou*, & Honoraire de la Société Littéraire de *Chaalons*.

M. VARNIER lût l'Eloge de M. DUPRE d'*Aulnay*, Commissaire des Guerres, Chevalier de l'Ordre de *Christ*, Fondateur de la Société Littéraire de *Chaalons*, & Associé de celle d'*Arras*.

---

C O M E D I E.

**I**L vient de paroître une nouvelle Comédie, qui fut représentée pour la première fois à la Comédie *Françoise* le 4. Décembre. Elle est intitulée L'ÉPREUVE IMPRUDENTE. Quoi qu'elle n'ait pas eu beaucoup de succès,

tes, le ton, les mœurs & le stile méritent des éloges.

DAMON, de retour d'un long Voïage avec des Richesses immenses, fait semblant d'être ruiné pour éprouver ses Amis. Long-tems avant son départ, il avoit marié BELISE, sa Sœur, avec un Home riche, nommé MONDOR. BELISE a une Fille nommée JULIE, qui a été promise à VALE'RE Fils de DAMON. JASMIN, Valet de DAMON, revêtu de Haillons, précède son Maître & annonce sa ruine. Il est rebuté par BELISE, dont les Laquais le mettent à la porte.

DAMON vient loger près de MONDOR, dans un mauvais Hôtel garni :

C'est, dit-il, où j'atens un Ami véritable,  
Est s'il s'en offre un seul en ce jour à mes yeux,  
Est-il Palais plus précieux ?

Ce déguisement n'est point du goût de JASMIN, & son impatience est très comique. DAMON cependant l'engage au secret par l'alternative de deux cents Ecus de rente, ou de deux cents coups d'Etrivières.

BELISE a choisi pour Epoux à sa Fille un Home de qualité, qui est un jeune Fat. JULIE aime VALE'RE; MONDOR est pour lui, mais c'est un Home foible, qui n'ose résister aux sollicitations des Grands & qui est subjugué par sa Femme.

Rebuté ou mal reçu par tous ses anciens Amis, DAMON revoit enfin son Fils VALE'RE & l'éprouve à son tour. Le jeune Homme soutient cette épreuve avec beaucoup de sentiment & de noblesse.

D A M O N.

Comment mon Fils soutiendrés vous la honte  
Atachée à la pauvreté ?

V A L E ' R E.

Sans foiblesse & sans lacheté.

Ah ! ne redoutés rien dont vòtre Front rougisse,  
Ne craignés point que mon Cœur s'avilisse ;  
S'il étoit corruptible il seroit corrompu.

Le Vice dans nos Cœurs promptement se décèle ;

Et la Pauvreté poura t-elle

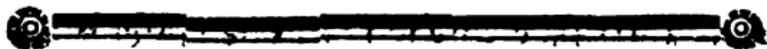
Ce que les Richesses n'ont pù ?

DAMON se présente, enfin à BELISE & à MONDOR. Il reçoit de sa Sœur le froid accueil d'une Femme vaine. Il retrouve dans MONDOR le sentiment de leur ancienne amitié, mais refroidie & chancelante. VALE'RE indigné renonce à JULIE, plutôt que d'exposer son Père à recevoir de nouveaux outrages. JULIE offensée de la résolution de VALE'RE consent à épouser le Marquis ; mais une Lettre que reçoit MONDOR lui annonce tout à coup sa ruine. Le

Rival

Rival de VALE'RE est écarté par l'infortune, & la generosité de DAMON éclate dans la manière dont il se venge des mauvais traitemens qu'il a effuiés.

Consolés vous, MONDOR, tout vous sera rendu ;  
 Vous êtes mon Ami, vous n'avez rien perdu.  
 Donés vòtre amitié, vòtre-Fille à VALE'RE,  
 Mes Tréfors sont à vous, si mon Fils est heureux.



O P E R A.

**O**N a remis au Théâtre la Tragédie de PIRAME & THISBE', représentée pour la première fois le 17. Octobre 1726. & reprise le 26. Janvier 1740. Ce Spectacle a le plus grand succès. Nos Lecteurs ne seront peut être pas fachés qu'on leur retrace ici le Plan de ce Poème.

**N**INUS, Fils de SEMIRAMIS, a promis sa foi à ZORAIDE Fille de ZOROASTRE. SE'MIRAMIS, avant sa mort, a promis à PIRAME, jeune Guerriet du sang des Rois de *Babilone*, la main de THISBE' Fille de BELUS. NINUS voit THISBE', & conçoit pour elle le plus violent amour. Il ignore qu'elle

aime **PIRAME**, & qu'elle en est aimée; & il fait rendre à ce Héros tous les honneurs du Triomphe, après la défaite des Mèdes, **THISBE'** dans le ravissement de la joie, attend **PIRAME** dans les Jardins de **NINUS**.

**PIRAME** arrive acablé de douleur, & apprend à **THISBE'** qu'il a **NINUS** pour Rival. Il craint qu'elle ne soit sensible à l'hommage d'un Roi puissant, & **THISBE'** lui reproche sa crainte. **NINUS** vient s'expliquer lui-même. **THISBE'** colore son refus de l'intérêt de **ZORAIDE** que le Roi veut abandonner pour elle. Mais **NINUS**, pour réparer l'injure qu'il a faite à **ZORAIDE**, lui destine **PIRAME** pour Epoux, & veut le couronner Roi des Peuples qu'il a soumis. Les Esclaves de **NINUS** viennent rendre hommage à **THISBE'** come à leur nouvelle Reine. **ZORAIDE** surprend **NINUS** donant une fête à sa Rivale, Le Roi en lui avouant son infidélité, lui propose la main de **PIRAME**. **ZORAIDE** rejette avec orgueil cette offre injurieuse, elle menace l'infidèle **NINUS** du pouvoir & du ressentiment de **ZOROASTRE** son Père, & sort en lui déclarant que **PIRAME** est son Rival. D'abord **NINUS** ne respire que la vengeance; il fait surtout un crime à **PIRAME** de lui avoir caché son amour: Il croit qu'un aveu sincère l'eût préservé de la passion qu'il

a. sonçûe pour **THISBE**, & c'est la diffimulation de son Rival qu'il veut punir : Mais la reconnoissance l'arrête, & il se retire combattu entre la Raison & l'Amour.

L'emportement de **ZORAIDE** a fait le malheur de **THISBE**, en révélant le secret de ses Amours avec **PIRAME**; **ZORAIDE** en témoigne sa douleur à cette Rivale qu'elle plaint, Mais **THISBE** craint moins la colère du Roi que l'ambition de **PIRAME**. Le Trône n'a point de charmes pour elle; mais il peut en avoir pour lui. **PIRAME** vient redoubler ses allarmes, en lui disant qu'il faut se séparer.

**THISBE** le soupçonne d'abord de la quitter pour **ZORAIDE** : Ce soupçon le met au désespoir. Il se sacrifioit pour elle; mais accusé de la trahir, il n'a plus rien à ménager.

Oui, j'irai, puisqu'enfin vous m'y forcez, Cruelle,  
Ingrat ami, Prince rebelle,  
J'irai percer un Rival odieux;  
Mais je puis m'en punir en mourant à ses yeux,

**THISBE** l'arrête épouvantée; & leur scène finit par la résolution de s'aimer toujours. Cependant **PIRAME** va tâcher d'attendrir le Roi. Heureux, dit-il,

Heureux si nos malheurs émeuvent sa pitié;  
Et si le souvenir du bonheur de mes armes

Peut surprendre en son cœur un reste d'amitié !

Il se trouve que ce jour est consacré à CÈRES ; les jeux célébrés en son honneur , & auxquels ZORAÏDE vient présider , font le divertissement du troisième Acte. A la fin de cette Fête , ZOROASTRE paroît dans les airs. Il vient venger l'outrage fait à sa Fille. ZORAÏDE lui demande grace,

Vous voulez me venger , & vous m'allez punir ,

lui dit cette Amante infortunée ; mais la colère de ZOROASTRE est inflexible ; le repentir , le retour de NINUS est seul capable de l'apaiser. NINUS , loin de se laisser attendrir aux larmes de PIRAME , l'a fait traîner dans une horrible Prison. Déjà la vengeance de ZOROASTRE se fait sentir par les ravages d'un Lion monstrueux , qui désole les campagnes. ZORAÏDE tente un nouvel effort pour ramener son infidèle Amant ; mais elle n'obtient de lui qu'une vaine pitié , qui sert de prétexte à sa fuite. ZORAÏDE demeure acablée , & l'intérêt qu'elle prend au malheur de sa Rivale , met le comble à ses douleurs. Tandis qu'elles gémissent ensemble , ZOROASTRE vient à leur secours. Il évoque les Génies soumis à son Empire , & leur ordonne de renverser les murs de la Prison

ou

où PIRAME est enfermé. Les Gnomes & les Silphes acourent à sa voix. Ils ébranlent les murs, les renversent; & l'un d'eux se précipitant à travers les débris, va rompre les fers de PIRAME. PIRAME & THISBE' rendent graces à ZOROASTRE qui leur conseille de s'éloigner,

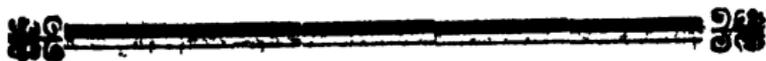
P I R A M E à T H I S B E',

Je ne dois point ici paroître :

Daignez vous rendre aux tombeaux de nos Rois.  
 Puisse l'Amour, de nos cœurs le seul maitre,  
 A l'Univers faire conoitre  
 Qu'il n'abandone point ceux qui suivent ses Loix.

THISBE' a devancé PIRAME & s'est rendue pendant la nuit au lieu où ils doivent s'attendre. Son inquiétude est extrême de ne le voir pas arriver; son impatience redouble au lever de l'Aurore. Tout-à-coup elle entend les cris des Peuples éfraisés & voit paroître le Lion furieux qui les poursuit. Elle s'éloigne épouvantée, & laisse tomber son voile. Le monstre le déchire & le fouille de sang. PIRAME survient, combat le Lion, le terrasse, cherche THISBE', l'apelle en vain: La fraieur le saisit. Il craint que NINUS n'ait découvert la fuite de THISBE', mais enfin il aperçoit son voile sanglant & déchiré.

il ne doute point qu'elle n'ait été la proie du Monstre qu'il vient d'abatre. Il se reproche sa lenteur & le trépas de son Amante. Il s'en punit en se perçant le sein. **THISBE** revient, voit le Monstre abatu. C'est **PIRAME**, dit-elle, c'est mon Amant qui l'a terrassé : Tout cède à son courage. A ces mots ses regards tombent sur **PIRAME** qui rend les derniers soupirs. Elle approche, reçoit ses adieux, & s'immole elle-même aux yeux de **NINUS**, qui la poursuivoit encore.



### GRAVURE.

**I**l vient de paroître un Portrait gravé du Maréchal Comte de **DAUN**, qui peut servir de Pendant & figurer avec celui du Roi de **PRUSSE**. On assure qu'il est unique en *France* & d'ailleurs très ressemblant. Ce Portrait, de même que celui du Roi de *Prusse*, se trouvent Rue Hiacinthe, au Jeté de Paume du Sr. **GOSSEAUME**, près de la Porte St. Jacques à Paris. Le prix est 12 sols Pièce.

Le Sr. **BULDET** vient de faire paroître quatre Estampes nouvelles, nommées les  
*Villageois,*

*Villageois, la Double Fécondité, la Cuisinière Charitable & la Vieille de bone humeur*: Les deux premières, gravées par le Sr. DEFEHRT & les deux autres par le Sr. CHEVILET, sur les Originaux du Sr. EISEN. Le soin qu'on a aporté à la perfection de ces quatre Morceaux paroît avoir réüssi, & on espère que le Public en sera content. Ils se vendent à *Paris*, chez le Sr. BULDET, Marchand d'Estampes, Rue de Gesvres, au Grand Cœur, près le Pont Nôtre Dame.

Le Sr. RIGALT vient de joindre à son Recueil des Vües des Maisons Roïales cinq nouvelles Vües, deux du Chateau de *Bagnolet*, appartenant à M. le Duc d'ORLEANS, & trois du Chateau de *Rambouillet*, appartenant à M. le Duc de PENTHIEVRE. Toutes ces Vües sont propres pour l'Optique & pour décorer les Cabinets. Il demeure Rue *St. Jaques*, près les Mathurins à *Paris*.



LOGOGRIPE.

J'Habite ici , j'habite là ;  
 En tout lieu s'étend mon Empire :  
 Si je te tiens , chassé moi ; mais holà !

Craids , en le soulageant ; d'augmenter ton martire ;  
 Pour éviter les coups d'un Enemi sanglant ,  
 Le Beau-Sexe a recours à mon premier Enfant :

Pète fécond , j'en offre plus de trente.

Lecteur , je te suppose Amant ,

Ton *Iris* est elle chatmané ,

Douce surtout , ce qu'on voit rarement ?

Un autre de mes Fils lui convient justement.

A-t-elle de l'Esprit ? A la malice encline

Te fait-elle enrager ? Un autre exactement

Caractérifera cette aimable Lutine.

Est-elle ignorante , peu fine ?

Un autre encor la peindra sûrement.

Je te montre ce que la Belle

Peut-être cache à tes Vœux trop rebelle ;

Ce qui sert de comparaison

A ce trésor : Un petit Nom

Dont souvent la porteuse éface une Duchesse ;

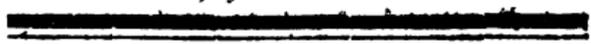
Celui qu'on donne aux tours d'un Éléroc , d'un Fripon ;

Le Modèle orgueilleux de l'humaine foiblesse ;

Un fruit ; une punition ;

Le Bouclier d'une Déesse ,

Dont l'emploi n'est pas fort aisé ;  
 Un Oiseau d'affés sottè espèce ;  
 Un Animal têtù , qui n'est guères usé ;  
 Sòn cher Fils & leur nourriture ;  
 Une delicieuse ou ctuelle imposture ;  
 Un Roi de *Sparte* ; le péché ,  
 Dont maint Laquai est entiché ;  
 L'endroit où tu me lis ; si ce n'est dans la rüe ;  
 Une Maison en l'air  
 Artistement pendue ;  
 Le Favori de *JUPITER* ;  
 Sòn Epithète & le Surnom d'*OVIDE* ;  
 De certaine Toison le ravisseur avide ;  
 Sòn Père ; ce qu'il faut se baïsser pour bien voir ;  
 Ce qu'abhorré , dit-on , l'Eglise ,  
 Que prodigue un Guerrier , qu'un bon Monarque  
 prise ;  
 Ou juste , ou non , ce que l'on veut avoir ;  
 Une Expédition de Guerre ;  
 Un terme d'Écuier ; un très mince Bijou ,  
 Qui semble aux Enfants le *Pérou* ;  
 L'état d'un malheureux prêt à quitter la Terre ;  
 Ce qui manque à plus d'un Auteur ;  
 Le mot d'un Libertin qu'on préche.  
 Tu t'impatienres , Lecteur  
 J'abrège donc & me depèche ;  
 Mon sein renferme encor un rare masculin ,  
 Mais un plus rare féminin :  
 Home & Femme , malgré leur extrême difette ,  
 Cherchés les , je vous les souhaite.



Le Mot de l'Énime du Mois dernier est *NAVETTE*  
 & celui du Logogriphe *ANGE*.

## T A B L E.

<i>R</i> eflexions sur ces Paroles de la Genèse : Et Dieu vit ce qu'il avoit fait , & voilà il étoit très bon	123
<i>L</i> ettre sur quelques Particularités concernant Genève & quelques uns de ses grands Hommes.	130
<i>V</i> ers sur M. Calandrini, ancien Syndic de Genève.	142
<i>P</i> ensées sur ce Sujet Académique: C'est une marque certaine de Grandeur d'Ame , lorsque les Honeurs rendent un Home meilleur.	144
<i>E</i> xtrait d'une Lettre de M. R. sur la Musique.	152
<i>P</i> ensées détachées.	172
<i>A</i> ux Editeurs en leur envoiant un Poëme.	175
<i>P</i> oëme sur la Recherche de la Vérité Chant Ier.	183
<i>L</i> ettre de M. Bert. Pasteur à Berné aux Editeurs.	197
..... du même à M. Luzac à Leide.	198
<i>L</i> e Faus Berger ou Histoire de Lindor.	200
<i>D</i> iscours de Réception prononcés dans l'Académie de Nanci.	210
<i>S</i> éance & Prix de l'Académie de Marseille.	217
<i>S</i> éance de la Société Littéraire de Châlons sur Marne.	218
<i>C</i> omédie.	220
<i>O</i> péra.	223
<i>G</i> ravure.	228
<i>L</i> ogogriphe.	230

*N. B.* **L**es Editeurs de ce Journal ont reçu une Réponse à l'Essai sur la Critique , inséré dans le Mois de Décembre. Ils auroient fait usage de ce Morceau , qui est écrit avec force & dont le Stile annonce une bonne Plume , mais il se trouve rempli de Personnalités choquantes , qui ne peuvent être admises dans leur Ouvrage.